au Cen Barras membre du directoire
de la part de l'auteur.

FRC1. 5932A

Case
FRC
15679

ZAMA,

TRAGÉDIE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

ZAMA,

OU

L'INDE AFFRANCHIE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR LE CITOYEN VICTOR CAMPAGNE.

AN VIe DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

AVI S.

Ce n'est point pour donner de la publicité à cette Tragédie que je l'ai fait imprimer : on n'en a titré qu'un très-petit nombre d'exemplaires, pour les personnes auxquelles je voulois plus promptement prouver, en la leur communiquant, que mon zéle en faveur de la liberté ne s'étoit pas rallenti, malgré la réaction *thermidorienne* ; et que dans le cours de cette réaction, je n'avois point perdu sa cause de vue. C'est au milieu de la plus grande fureur du Parti que vient d'anéantir la sagesse noble et imposante du Gouvernement, que je composai cet Ouvrage. L'état où étoit l'esprit public alors, auroit découragé tout autre. Les

Républicains persécutés et proscrits dans les deux tiers de la France, leur ouvrage prêt à s'écrouler sous les efforts redoublés de leurs adversaires, offroient un tableau peu consolant. Mais je n'ai jamais douté du triomphe de la liberté, et je savois qu'il n'avoit besoin que d'un effort pour terrasser tous ses ennemis.

Je crois cette Tragédie parfaitement à l'ordre du jour, et dans le cas de réveiller le patriotisme affoibli par trois années de calomnies atroces et de principes erronés, semés dans les Journaux à la solde des Puissances étrangères. Il est tems de détruire l'ouvrage de nos ennemis : c'est en donnant sur le Théâtre des productions capables de ranimer l'amour de la liberté et de la Patrie, qu'on y parviendra.

Les personnes auxquelles je communique cet

ouvrage, pourront mieux dans un imprimé examiner à loisir s'il remplit ce but. Ayant un plus grand nombre de juges, les avis en seront plus multipliés pour la correction de cet ouvrage, avant son entière publicité.

NOMS DES PERSONNAGES.

MORAD, *Empereur du Mogol.*

ZELIMA, *sa Fille supposée.*

MONÈZE, *Français attaché au parti de Zama.*

ZAMA, *Chef des Patanes.*

OMAR, *Chef en sous-ordre de Zama.*

UN DERVIS.

ALBAS, *Malabar attaché à Zama.*

OMRAHS, GARDES, SOLDATS *du parti de Morad,* SOLDATS *du parti de Zama,* PEUPLE, INDIENS, FEMMES *compagnes de Zelima.*

La Scène est à AGRA, *Capitale de l'Inde; et au cinquième Acte, dans une Forêt voisine de la Ville.*

ZAMA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place Publique : d'un côté est la Mosquée, de l'autre un Palais à l'Oriental ; c'est celui des anciens Souverains de l'Inde.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBAS, TROUPE D'INDIENS.

ALBAS.

PEUPLE, rassurez-vous : ô Reine sans rivale !
Toi, des bords Indiens antique Capitale,
Vaste et superbe Agra, calme enfin tes douleurs,
De généreuses mains vont essuyer tes pleurs.

Souffrirons-nous toujours un tyran qui nous brave ?
Non, non, l'Inde bientôt ne sera plus esclave :
Bientôt, trop indigné de tant de maux soufferts,
L'invincible ZAMA viendra briser vos fers.
Vainqueur de l'Occident, ce grand homme s'avance,
D'une race coupable il punit l'insolence.
Il punit de TIMUR les enfans orgueilleux,
Dont le joug nous opprime et pèse dans ces lieux.
Ainsi.... Mais du Palais on vient d'ouvrir l'entrée :
Que vois-je ? ZELIMA ! cette fille adorée
De l'infâme Tyran qui nous tient asservis !
Dans ces jours orageux je lui dois quelqu'avis ;
Peuple, retirez-vous.

SCÈNE II.

ALBAS, ZELIMA.

ALBAS, *à Zelima.*

VIERGE aimable et timide,
Quel peut être en ces lieux l'intérêt qui vous guide ?

ZELIMA.

Sage Albas, du Dervis l'impérieuse voix
M'appelle en cet instant, j'obéis à ses loix ;
Je me rends vers l'entrée auguste et magnifique,
L'entrée où la Mosquée étale son portique.
J'ignore le secret qu'il veut m'y révéler ;
Mais là je dois le voir, là je dois lui parler.

ALBAS.

Vous l'attendez, Madame, alors je me retire.

ZELIMA.

Non, non, restez ; Albas, j'ai deux mots à vous dire.
(*A ses Compagnes.*)
Vous, rentrez un instant.

SCÈNE III.

ALBAS, ZELIMA.

ZELIMA.

Parlez-moi sans détour,
Nous sommes seuls. Que dois-je espérer en ce jour ?
Le Vainqueur de l'Indus, hâtant nos funérailles,
Marche-t'il pour nous perdre et briser nos murailles ?
Hélas ! vient-il, ce Chef des Patanes guerriers,
Promener la ruine au sein de nos foyers,
Et contre l'Empereur.....

ALBAS.

N'en doutez pas, Madame;
Son bras libre, poursuit le despotisme infâme,
Qui toujours insultant, règne en ces vastes murs.
Séjour de l'esclavage et des vices impurs,
Agra voit sa famille, éparse, consternée
Se traîner, en pleurant, sous le joug prosternée.
Agra, riche, imposante, orgueil de ces climats,
Sans cesse est le jouet des plus noirs attentats.
Quoi ! le Mogol altier, complice de ses Maîtres,
Fait gémir l'Inde entière et règne avec des Prêtres !
Quoi ! le fouet déchirant sillonne à nos regards
Les corps ensanglantés des tristes Malabars !
Et de Zama vainqueur l'impatient génie
Rallentiroit son cours devant la tyrannie !
Non, non. Si Tamerlan montra quelque grandeur,
Ses enfans insensés, despotes sans pudeur,
D'un règne monstrueux affligeant ce rivage,
A l'envi l'un de l'autre, ont accru l'esclavage.
Morad, le plus fougueux de nos cruels tyrans,
Sous son bras oppresseur accable tous les rangs,

ZELIMA.

Je le sais ; mais, Albas, songez qu'il est mon père !

ALBAS.

Zelima, que n'a-t'il votre heureux caractère !
Enfin, ne m'a-t'il pas même ici retenu,
Moi qui venois au nom d'une immense Tribu,
Reclamer, opprimé chaque jour par des prêtres,
Le droit de célébrer le Dieu de nos ancêtres ?
Brama, doux et paisible, irrite Mahomet,
Et son culte est en proie au Dervis inquiet.
Madame, il est un terme aux douleurs les plus vives.
Les peuples généreux de ces fécondes rives,
Le Patane orgueilleux, le Marate indompté,
Sous un Chef triomphant, vengent la liberté.
En bataillons serrés, leurs nombreuses cohortes
Inondent la campagne, environnent les portes
De la fière Delhy, dont les remparts nouveaux
Ne sont pas élevés pour braver des assauts.
Quand cette Capitale aura courbé la tête,
De ces murs leur valeur tentera la conquête ;
Et ZAMA, secondé de son fidèle OMAR,
Vengera sans retour le Peuple Malabar.

ZELIMA.

Il est vrai. Tamerlan, ce Tartare intrépide,
Jeune, et prenant alors son courage pour guide,
S'élançant du Caucase, et fièr de ses exploits,
Du paisible Indien anéantit les droits.
Tamerlan, au pouvoir du Mogol plein d'audace,
De ces heureux climats livra l'antique race :
Je le sais ; et de plus, témoin de vos douleurs ;
Mon cœur est le premier à gémir de vos pleurs.

ALBAS.

Que cette pitié douce est sublime et touchante !

ZELIMA.

L'ardeur de vous servir chaque jour me tourmente.
Quand Morad, furieux, poursuit l'humanité,
Seule, dans les excès de sa férocité,
Je trouve heureusement le chemin de son ame,
Et seule j'adoucis le courroux qui l'enflamme.
Ne doutez pas, Albas, que mes soupirs pressans
Ne suspendent les maux des peuples gémissans;
Oui, j'allège souvent leur plaintive misère.
Que ne puis-je de même, en faveur de mon père,
Appaiser le courroux d'un vainqueur irrité !
Cependant, de Morad plaignons la cruauté.
Hélas! j'en suis témoin, des conseillers perfides
Arment son bras cruel et ses mains homicides.
Ses farouches OMRAHS l'assiégeant chaque jour,
Lui taisent le péril qui menace sa cour,
Et le foudre irrité prêt à frapper sa tête.
Je dirai plus; leur fourbe, infidèle interprête,
Dérobe à ses regards le vaste ébranlement
Qui du Gange à l'Indus éclate en ce moment.
Que dis-je? selon eux, la révolte est légère;
Un coup-d'œil calmera sa fureur passagère,
Quand, rapide, elle roule en grossissant son cours,
Morad sommeille en paix, trompé par leurs discours.

ALBAS.

Il dort, Madame, il dort ce despote insensible,
Qu'il tremble! du réveil l'heure sera terrible!
Cependant, le vengeur de ces climats heureux,
Quoique dur et Tartare, a le cœur généreux.
S'il fut long-tems le Chef d'une horde guerrière,
Il n'en sera pas moins sensible à la prière.
Et Monèze, d'ailleurs, cet illustre Français,
Arrachera son ame à de lâches excès.
Sans doute, à nos guerriers ce Français a sçu plaire,
Et chéri du vainqueur, il le guide, il l'éclaire.

ZELIMA.

Monèze, dites-vous ?

ALBAS.

Oui, Madame : à ce nom,
D'où vous vient donc ce trouble ?..Un trop juste soupçon...
Quoi ! vous est-il connu ?

ZELIMA.

S'il m'est connu ! Sans cesse....
Mais vous dois-je avouer ma honteuse foiblesse ?

ALBAS.

Madame, expliquez-vous : voulez-vous me ravir
Même jusqu'à l'espoir de pouvoir vous servir ?

ZELIMA.

Vous pourriez me servir ! apprenez un mystère :
Je l'ai vu, ce Français, à la Cour de mon père.
Peut-être il vous souvient que de Pondichéry
La France fit conduire un Ministre à Delhy ;
Monèze le suivoit ; je m'en rappelle encore ;
Il vint ; j'étois à peine à ma première aurore ;
Il vint.....

ALBAS.

Hé-bien ! Madame ?

ZELIMA.

O momens trop flatteurs !
D'Europe il apportoit ces talens enchanteurs,
Qui toujours suivant l'homme en ses loisirs paisibles,
Sont les amours du Sage et des ames sensibles.
Le luth à ses accens marioit ses doux sons.
Morad, alors pour moi, demanda des leçons.
Monèze étoit charmant ; il mettoit tant de flamme
Dans ses leçons, hélas ! qu'il entraîna mon ame !

Mais depuis, de mon père il a fui le courroux.

ALBAS.

Vous l'aimez !

ZELIMA.

Si je l'aime !

ALBAS.

Il est digne de vous;
Et bientôt dans ces murs, conduit par la victoire,
Il montrera son front noble et brillant de gloire.
Bientôt, n'en doutez pas, ce héros à vos pieds,
Rapportera le calme en vos sens effrayés.

ZELIMA.

Il viendroit ! lui Monèze! Ah ! s'il pouvoit!.. que sais-je?..
Mais mon pere ?

ALBAS.

Ecartez l'effroi qui vous assiège :
Une fois du tyran le pouvoir abattu,
Monèze est sous vos loix. Comptez que sa vertu
Par vous ne sera pas vainement invoquée.
Mais je sors, car déjà l'on ouvre la Mosquée,
Et je dois du Dervis, sur-tout, craindre les yeux.

ZELIMA.

Mes compagnes, venez à présent en ces lieux ;
Et vous, allez, Albas.

SCÈNE IV.

ZELIMA, LE DERVIS, *Compagnes de Zélima.*

LE DERVIS.

Princesse, votre père
Me rend auprès de vous l'organe d'un mystère
Qu'à moi seul il confie.

ZELIMA.

Hé-bien! expliquez-vous.

LE DERVIS.

L'Empereur, aujourd'hui, vous destine un époux.

ZELIMA.

Un époux! Est-il vrai? Quoi! mon père!....

LE DERVIS.

Oui, Madame.

ZELIMA.

(*A part*)
Grands Dieux! quel coup soudain vient accabler mon ame!
(*Haut.*)
Quel est-il cet époux?

LE DERVIS.

Nous devons l'ignorer;
Seulement à ces nœuds je dois vous préparer.
D'un cœur humble et soumis donnez à tous l'exemple;
On ne vous apprendra son nom que dans le Temple.

ZELIMA.

Que dans le Temple?

LE DERVIS.

Non, je vous laisse y songer.
Le reste me regarde et je vais m'en charger.

ZELIMA.

ZELIMA.

Qu'entends-je ? ô désespoir !

(*Elle rentre dans le palais, soutenue par ses compagnes.*)

SCÈNE V.

LE DERVIS, *seul.*

Je conçois sa foiblesse,
Moneze est, je le sais, l'objet de sa tendrese ;
Un Français, un chrétien, lui dont l'opinion
Sappe à la fois le trône et la religion ;
Lui, l'indigne ennemi du Musulman fidèle,
Le conseil des Rajeas et de l'Inde rébelle !
Dieu ! ce profane objet de ma juste fureur,
Que n'est-il en mes mains ! Mais voici l'Empereur.

SCÈNE VI.

MORAD, LE DERVIS, *Gardes de Morad.*

MORAD.

Gardes, éloignez-vous.

(*Les Gardes se retirent à l'écart, Morad continue.*)

Hé-bien ! Dervis, ma fille ?....

LE DERVIS.

Seigneur, elle est la honte, hélas ! de sa famille

MORAD.

Vous pensez.....

LE DERVIS.

Ce Français, l'opprobre de nos jours,
Dans son cœur subjugué vit et règne toujours.

Vos ordres, auprès d'elle, ont parlé par ma bouche ;
Ils n'ont eu que ses pleurs, et qu'un accueil farouche ;
Son âme de vos soins repousse la bonté.

MORAD.

Qu'entends-je ? O fille, ingratte ! ô Français détesté !...
Ah ! Dervis, à l'instant je reçois des nouvelles
Qui me glacent d'effroi.

LE DERVIS.

Comment donc ?

MORAD.

Les rébelles,
Levant toujours un front, autrefois avili,
Ont vaincu mon armée, ont attaqué Delhy.
De cette ville auguste ils profanent l'enceinte
Je crains qu'en leur pouvoir....

LE DERVIS.

Bannissez toute crainte ;
Le ciel va foudroyer leurs nombreux bataillons ;
Et vous verrez leurs corps engraisser nos sillons.
Si de leur foule impie il a permis l'audace,
C'est pour mieux signaler ses coups contre leur race.
N'avez-vous pas encor d'innombrables soldats,
Des esclaves zélés, et de vastes états ?
Agra, d'ailleurs, Agra, cette superbe ville,
Au milieu des assauts peut rester immobile :
Ces murs, où depuis peu Morad s'est retiré,
Offrent à votre trône un asyle sacré.
Le Bengale est fidèle et vous ouvre ses portes.
Quoi ! Prince, oubliez-vous la Chine et ses cohortes
Et tous vos alliés ?

MORAD.

Contre ces vils mortels,
Oui, oui, je soutiendrai le trône et les autels ;
Mais pour mieux, dans sa source, arrêter ce ravage,
A la tête des miens, leur montrant mon courage,

J'aurois dû châtier ces esclaves obscurs,
Sans, désertant Delhy, me cacher dans ces murs.

LE DERVIS.

Eh! ne falloit-il pas préserver votre tête?

MORAD.

Petit-fils d'Aureng-Zeb, je craindrois la tempête!
L'avez-vous cru? Dervis, la mort est mon espoir,
Si ce peuple hardi renverse mon pouvoir.

LE DERVIS.

Pour vous le conserver, faites régner la crainte;
Que cette vaste flâme à l'instant soit éteinte
Dans des torrens de pleurs et de sang répandu:
N'hésitez pas, frappez, ou vous êtes perdu.

MORAD.

Quoi! faudra-t-il toujours opprimer l'innocence!
Je regretterois moins peut-être ma puissance,
Qu'un objet adoré, que le destin fatal
Feroit passer hélas! dans les bras d'un rival!

LE DERVIS.

D'un rival! Quel objet digne de votre hommage?

MORAD.

Il suffit: je ne puis m'expliquer davantage!
Vous saurez les transports de mon cœur agité,
Vous saurez à quel point il doit être irrité;
J'attends pour m'expliquer un instant plus propice;
Ayez soin cependant que ma fille obéisse;
Dans ce jour solemnel, je m'en rapporte à vous:
A l'instant de l'hymen, vous saurez son époux.
Mais, flottant et troublé dans ces momens sinistres,
J'ai fait de mon Conseil assembler les Ministres,
Je les vois.

SCÈNE VII.

LE DERVIS, MORAD, LES OMRAHS *le front prosterné. Gardes.*

MORAD, *aux Omrahs.*

Approchez

UN OMRAH.

Sublime Souverain,
Le Prophète sur toi jette un regard serein ;
Protégeant aujourd'hui ta puisssance et ta gloire,
Il a fait sur ton camp descendre la victoire.
Un parti de Zama, dans nos champs avancé,
Vient d'expier son crime et d'être terrassé.
Seul on a conservé son Chef, on te l'amène.

MORAD.

Le ciel a donc puni cette horde inhumaine !

LE DERVIS, (*à demi-voix, à Morad.*)

Je vous l'avois prédit. Sachez vous rassurer,
Tout est pour vous.

UN OMRAH.

Ce Chef, faut-il ?...

MORAD.

Il peut entrer.

(*L'Omrah sort et revient avec Monèze.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONEZE *sous l'habit Malabar*; *les Omrahs restent prosternés.*

MONEZE, *appercevant les Omrahs prosternés.*

CIEL! que vois-je? Ah! d'horreur tous mes sens en frémissent!
Aux pieds de leur égal des hommes s'avilissent!
Ici donc l'esclavage éteint toute vertu,
Toute pudeur! Mais, toi, tyran, que me veux-tu?

MORAD.

Peux-tu bien à mes yeux présenter, vil esclave,
Un front audacieux qui m'insulte, me brave?
Ne doit-il pas s'offrir dans la poudre incliné?

MONÈZE.

Mon front libre, à tes pieds, s'offriroit prosterné!
De l'homme indépendant connois-tu le génie?
Sais-tu qu'il fait lui seul pâlir la tyrannie?
Moi, prosterner mon front! Sais-tu bien qui tu vois?
Sais-tu mon nom?

MORAD.

Son nom!.. Grand Dieu! quel son de voix!
Me trompé-je? c'est lui, c'est ce Français perfide,
Qu'en ces lieux, qu'en mes mains, un sort plus heureux guide!
C'est lui! Je te rends grace, ô ciel! de ce bienfait.
C'est donc toi, dont le cœur souriant au forfait,
Fait marcher la révolte au sein de l'Inde entière,
Et lever à l'insecte une tête si fière?
Mon peuple, par ta bouche, au tumulte excité,
Court à son châtiment.

MONEZE.

Dis, à la liberté.

MORAD.

De quel droit, Chef impur d'une horde infidèle,
Excitant sur ces bords les horreurs d'un faux zèle,
Sappes-tu mon Empire et mon trône éclatant?

MONEZE.

De quel droit oses-tu, despote, un seul instant
Dans de liens honteux retenir tes semblables,
Et les faire gémir sous tes loix exécrables?

MORAD.

Le Ciel m'a confié son pouvoir absolu;
Doit-on examiner ce qu'il a résolu?

MONÈZE.

Le Ciel! toujours le Ciel, pour appuyer des crimes!
Voilà comme le sang des plaintives victimes,
Sous la main des bourreaux coule à ce nom sacré!

MORAD.

Mais quel fruit ta patrie a-t'elle retiré
De cette liberté furieuse, insolente,
Qu'avec un ton si fier ton audace me vante?
Depuis cinq ans entiers son règne fut scellé
Par le meurtre, le sang sur la terre écoulé.

MONEZE.

Les prêtres, les tyrans pour relever leurs temples,
Citent avec transport de semblables exemples.
Si des monstres couverts d'un infâme renom,
Liberté! sur nos bords ont profané ton nom,
En es-tu moins l'idole et le trésor des sages?
Que dis-je? tous ces maux, ces jours sémés d'orages,
Feroient-ils oublier les attentats des Rois?
Ah! si de mon pays foulant encor les droits,

Ils revenoient, suivis d'assassins mercénaires,
Se contenteroient-ils, ces tigres sanguinaires,
De quelque malheureux au glaive abandonné ?
Non, bien-tôt vous verriez leur courroux effréné
Dresser des échafauds, des bûchers dont la flamme
Dévoreroit ensemble et l'époux et la femme.
Vous verriez inventer quelque nouveau tourment
Où les pâles mortels périroient lentement.
Mais songeons aux brâsiers encor du fanatisme,
Et s'il règna jamais le hideux *terrorisme*,
C'est lorsqu'un monde entier de larmes fut couvert,
Et que l'on convertit l'Amérique en désert.
Voilà les attentats des Rois : et la sagesse
Aux cœurs des vrais Français les rappelle sans cesse.
Un empire arbitraire et fondé sur la loi,
Marche vainqueur de l'âge et prolonge l'effroi.
Mais quand les droits du peuple ont proscrit son audace,
S'il paroît, tout l'état se lève et le terrasse,
Et l'injustice alors passe comme l'éclair.

MORAD.

Voilà donc ta morale ?

MONEZE.

Oui.

MORAD.

Que tu paîras cher
Les poisons que ta bouche a vomis sur ces rives !

MONEZE.

Donne-moi donc la mort.

MORAD.

Non, je veux que tu vives :
Ton cœur audacieux brûle pour Zelima.

MONEZE.

Sa beauté, je l'avoue, autrefois m'enflamma.

MORAD.

Elle t'aime.

MONEZE.

Qui ? moi !

MORAD.

Toi-même.

MONEZE.

Je l'ignore.

MORAD.

Hé-bien ! lâche Français, apprends qu'elle t'adore.

MONEZE.

Ciel !

MORAD.

Je t'en punirai ; traître, déjà ma loi
Lui commande de prendre un autre époux que toi ;
Vers le temple bientôt pour un autre entraînée,
Je veux qu'à tes regards brille son hymenée.

MONEZE.

Cruel !... Mais toutefois, ne crois pas en ce jour
Que mon cœur soit encor rempli de cet amour.
Oui, j'ai du pour la vie écarter son image :
La fille d'un tyran n'obtient pas mon hommage.

MORAD.

Songes...

MONEZE.

Je m'abandonne au destin qui m'attend ;
Use de ton pouvoir, tu n'as plus qu'un instant.
A l'aspect du trépas mon cœur est sans allarmes.
Apprends que Delhy même est soumise à nos armes.
Ses murs depuis huit jours sont tombés sous nos coups ;
Et même le vainqueur marche à grands pas vers nous.

Ma troupe, par les tiens, surprise, désarmée,
N'étoit qu'un avant-corps de sa nombreuse armée.

MORAD.

Quoi ! Delhy, juste ciel ! est tombée en ses mains ?

MONEZE

Sans doute, tu pâlis !

MORAD.

Vil rebut des humains,
Je craindrois le ramas de cette horde altière !
Mon aspect les fera rentrer dans la poussière.
Mais, Omrahs, au palais, cependant suivez-moi :
Il me faut vos conseils en ce commun effroi.
Vous, Gardes, entraînez ce Français téméraire,
En des lieux ignorés du jour qui nous éclaire,
Où la vie est toujours compagne de la mort.
Là, qu'avec épouvante il attende son sort.

Les Omrahs et le Dervis entrent dans le palais avec l'Empereur. Les Gardes amenent Monèze d'un autre côté,

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur de la mosquée; un autel s'élève dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORAD, LE DERVIS.

MORAD.

L'AUTEL est prêt, Dervis, et je vais vous apprendre
Quel est l'heureux mortel que j'ai choisi pour gendre.

LE DERVIS.

Ah! selon mon avis et celui du conseil,
Seigneur, de cet hymen suspendez l'appareil;
Et si vous m'en croyez, flatez l'ame hautaine
De ce Français superbe indompté dans la chaîne.

MORAD.

Qui? moi? je flatterois ce Français détesté!
J'aurois cette bassesse et cette lâcheté!
Qu'osez-vous m'inspirer? apprenez que sa flâme
Enfonce mille fois le poignard dans mon âme:
Apprenez qu'il n'est pas dans le monde, à mes yeux,
De mortel plus coupable et de plus odieux.

LE DERVIS.

Hé-bien! feignez au moins, et trompez sa tendresse.

MORAD.

Hélas! vous ignorez la douleur qui me presse;

Parler en sa faveur, Dervis, c'est m'accabler.

LE DERVIS.

Mais...

MORAD.

Si je m'expliquois je vous ferois trembler.

LE DERVIS.

Comment donc ?

MORAD.

Zelima, l'orgueil de ma famille,
Que l'on croit de mon sang....

LE DERVIS.

Hé-bien ?

MORAD.

N'est pas ma fille !

LE DERVIS.

Elle n'est pas....

MORAD.

Non, non : pour comble de fureur,
Je l'idolâtre.

LE DERVIS.

O Dieux !

MORAD.

Ce n'est pas une erreur ;
Et quand vous allumez le flambeau d'Hymenée,
C'est pour moi qu'à l'autel, victime elle est traînée.

LE DERVIS.

C'est pour vous ?

MORAD.

Oui ; jugez, dans ce moment fatal,
Si je dois caresser l'orgueil de mon rival !

LE DERVIS.

Mais comment se fait-il ?...

MORAD.

Les Usbecks invincibles,
Eternels ennemis de ces climats paisibles,
Couroient, en ravageant nos hameaux, nos cités;
Semés au bord de l'Inde, et du centre écartés,
Ils avoient, sous un chef déjà vainqueur du Phase,
Ainsi que sous Timur, franchi le mont Caucase;
Devois-je alors dormir en despote avili ?
Non : j'osai donc contre eux m'élancer de Delhy.
Ils étoient peu nombreux, j'arrêtai leur ravage,
Et leur déroute entière illustra mon courage.
Lenr chef nous échappa servi par le destin;
Mais parmi le trésor d'un immense butin,
Je trouvai Zelima, sa touchante innocence
A mon cœur ébranlé fit aimer son enfance.
La perte d'une fille avoit encor mes pleurs;
Adoptant Zelima, je trompai mes douleurs.
Mais ces attraits heureux croissant avec son âge,
Unissant à ce charme un plus grand avantage,
Le prestige enchanteur d'un talent plein d'attraits,
D'un talent qu'elle doit à ce même Français,
Je l'aimai, je l'avoue, avec idolâtrie.

LE DERVIS.

Ainsi de Zélima, le père, la patrie.....

MORAD.

Son père est ce tartare et ce chef plein d'orgueil,
Dont je couvris le front d'amertume et de deuil.
Je surpris dans son camp son errante famille,
Je n'ai de tous les siens conservé que sa fille;
Et dix ans écoulés depuis ce fameux jour,
L'ont sans cesse embellie aux regards de l'amour.
Mais son cœur qui me croit et me nomme son père,
N'a pour moi qu'un accueil et qu'un amour sévère;

Lorsque son vil chrétien a ses plus tendres vœux.

LE DERVIS.

Je vous plains.

MORAD.

Ah ! Dervis !

LE DERVIS.

Mais j'approuve vos feux.

MORAD.

Voilà tous mes secrets : cependant le temps presse ;
Conduisez vers ces lieux l'objet de ma tendresse :
Mes Gardes sont chargés d'y traîner son amant.

SCÈNE II.

MORAD, *seul.*

Oui, prolongeons sa vie, afin qu'en ce moment,
Le spectacle enchanteur de mon doux hymenée
Livre aux plus grands tourmens son âme consternée.
Puissé-je dans son sein rapporter à mon tour,
Tous les maux que m'a faits son exécrable amour !
Quand ma rage sera comblée, ivre de joie,
A la mort qui l'attend je veux rendre sa proie.
Mais les voici tous deux.

SCÈNE III.

MORAD, MONEZE, LE DERVIS, ZELIMA.

(Moneze amené par les Gardes entre d'un côté, Zelima conduite par le Dervis entre de l'autre. Moneze est sous l'habit français.

MONEZE, *aux Gardes.*

Laches, que faites vous ?
Donnez-moi le trépas, il me sera plus doux

Que l'approche et l'aspect de ce tyran farouche,

(*A part*).

Mais je vois Zélima, que sa candeur me touche!

ZELIMA.

Ciel! où m'entraîne-t-on? Quel doit être mon sort?
Il me semble déja plus affreux que la mort.
Moi, prendre un autre époux...Mais que vois-je? Moneze.

LE DERVIS.

Que votre ennui, Madame, ou s'efface ou s'appaise,
En voyant s'approcher l'hymen le plus heureux.

ZELIMA.

(*A part.*)

Ah! qu'entends-je? Est-ce lui qu'on accorde à mes vœux?

MORAD.

Approchez, Zélima, bannissez toute crainte.

(*Aux Gardes.*)

Vous, faites avancer Monèze en cette enceinte.
Eh-bien! Français, tu vois l'objet de ton amour?

MONEZE.

(*A part.*)

De mon amour! ô ciel! falloit-il en ce jour
Que l'œil de ce tyran soit témoin de mon trouble?

ZELIMA.

Qu'en approchant, ma joie et mon transport redouble!

MONEZE.

(*A part.*)

Hélas! cachons ma peine!

MORAD.

(*A part*).

Son cœur souffre, ô bonheur!

(*Haut.*)

Zélima, vous voyez l'objet de votre ardeur.

ZELIMA.

Seigneur, vous rassurez votre fille tremblante.
Quoi! votre ame adoucie en faveur d'une amante,
Va donc, comblant ses vœux, joindre à jamais ici...

MORAD.

Qui? moi? Tu vas savoir comme je m'adouci.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OMRAH.

L'OMRAH.

Ah! Seigneur, apprenez que la ville allarmée,
Déja sous ses remparts voit l'innombrable armée
Et les traits menaçants d'un vainqueur orgueilleux.

MORAD.

Qu'entends-je?

UN OMRAH.

Je dis plus: le peuple de ces lieux,
Excité par Albas et son infâme escorte,
Aux rébelles armés veut faire ouvrir la porte.
En vain, quelques Mogols, toujours zèlés sujets,
S'opposent un instant encor à ces projets;
Mais je crains....

MORAD.

Je t'entends...Dieu! que viens-je d'apprendre?
Dervis, en ce péril, quel parti dois-je prendre?
Mon pouvoir, selon vous...

LE DERVIS, *interdit.*

Que vous dirai-je? hélas!

MORAD.

Pourtant....

LE DERVIS.

Loin du péril précipitez vos pas.

MORAD.

Ce chef audacieux et son infâme suite,
Pourroit, en vil banni, me réduire à la fuite!

LE DERVIS.

Il le faut; évitez un plus triste revers:
Fuyez, quand les chemins vous sont encore ouverts.
Fuyez; la vaste Agra ne peut être entourée.

(*Montrant un des côtés du Théâtre.*)

Sur ce point la retraire est encore assurée.
Courez vers l'Orient; il vous reste l'espoir....

MORAD.

L'espoir d'être avili, de perdre mon pouvoir!
Malheureux! ai-je pu croire aux conseils d'un prêtre?
Marchons vers ces mutins, ils connoîtront leur maître.

LE DERVIS.

Seigneur, que dites-vous?

UN OMRAH.

Ah! c'est un attentat,
De hasarder un front précieux à l'état!

LE DERVIS.

Sans doute.

MORAD

O courroux qu'à peine je surmonte!
Il faut donc malgré moi consentir à ma honte!
Fuyons; mais en ces lieux au pouvoir de Zama,
Hélas! dois-je laisser l'aimable Zelima?

(*Aux Gardes*).

Moi, je la laisserois! non.... Dans la forteresse,
Vous, jusqu'à mon retour retenez la Princesse.
Je reviendrai bientôt; un seul de mes regards,
Va ranimer mon peuple et mes soldats épars.

(*A part à un Omrah, montrant Moneze.*

Je te remets le sort de ce mortel infâme;
Étouffe dans son sang son orgueilleuse flâme:

Fais

Fais que de son triomphe il ne profite pas.

L'OMRAH.

(*A part.*)

Vous serez obéi.

LE DERVIS, *à Morad.*

Seigneur, hâtez vos pas.

SCÈNE V.

MONEZE, ZELIMA, UN OMRAH, *Gardes.*

ZELIMA *entourée de Gardes.*

A l'instant d'être à vous, Moneze, on nous sépare !

MONEZE.

D'être à moi !

L'OMRAH.

Seigneur, je....

MONEZE.

Que me veux-tu, barbare ?

L'OMRAH.

Je dois exécuter l'ordre de l'Empereur.

ZELIMA.

Il ordonne ?...

L'OMRAH.

Sa mort.

ZELIMA.

Dieu ! quel excès d'horreur !

MONEZE.

Quoi ! lâche, à son caprice as-tu bien pu te rendre ?
Il t'ordonne un forfait, tu l'oses entreprendre !

(*Aux Gardes.*)

Mais, vous, du despotisme aveugles instrumens,
N'éprouvez-vous donc pas les nobles sentimens
Imprimés dans les cœurs de tous tant que nous sommes?
Dans les fers avilis, n'êtes-vous plus des hommes?
L'airain gronde : écoutez ces cris tumultueux :
C'est la mort des tyrans, tournez vos bras contre eux,
Si vous ne craignez pas la foudre qui s'apprête.

(*Il saisit l'épée d'un des Gardes.*)

Mais donnez-moi ce fer, je marche à votre tête.

L'OMRAH, *interdit.*

Que faire, ô Dieux!

MONEZE, *à l'Omrah.*

Hé-bien! ton front est consterné,
Et vers l'assassinat à regret entraîné.....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALBAS, *troupe d'Indiens, Gardes de Morad.*

ALBAS.

Soyez sans crainte, amis : dans cette antique ville,
Malgré les vains efforts d'une troupe servile,
On introduit Zama : le peuple, avec transport,
En foule, dans tous lieux, s'empresse à son abord,
Il entre : son armée a rempli la campagne :
Il entre, la clémence en ces murs l'accompagne.
Mais c'est lui.

Les Gardes de Morad et l'Omrah, en voyant entrer Zama, se dispersent, et sortent confusément du côté opposé au sien.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZAMA, *suite de Zama*, *peuple.*

MONEZE.

Je vous vois, mon cœur en est charmé ;
C'est vous, vainqueur de l'Inde et d'un peuple opprimé ?

ZAMA.

Moneze ! quel bonheur préservant votre tête,
Vous rend à l'amitié, solitaire inquiête !
Moneze ! heureux moment ! je vous tiens dans mes bras ;
Mais comment avez-vous évité le trépas ?
Et comment d'un tyran l'implacable vengeance ?....

MONEZE.

Oubliez-vous qu'un Dieu veille sur l'innocence ?

ZAMA.

O destin !.... Habitans de ces bords fortunés,
Assez, pour vous flétrir, des monstres couronnés
Ont osé prolonger leur odieux empire ;
Le jour est arrivé, la tyrannie expire,
Et leurs sceptres brisés s'échappent de leurs mains.
Vous, courez de ces lieux instruire les humains ;
Moneze, qu'en ces murs votre bouche publie
L'infâme oppression à jamais abolie,
Et de la liberté le triomphe éclatant.
Toi, cependant, Albas, cours apprendre à l'instant,
Si, suivant mes projets, par une marche active,
Omar a couronné sa noble tentative.
Vole, Albas, et reviens.

ZELIMA, *à Moneze prêt à sortir.*

Quoi ! déjà vous sortez,
Moneze, quand mon cœur, quand mes sens agités
Se rassurent à peine en ce désordre extrême !

MONEZE, *revient.*

Vous, de ma vie, hélas ! charme doux et suprême !

Ne craignez rien : mon cœur en ce jour désastreux,
Vous laisse entre les mains d'un guerrier généreux.
Je reviendrai bientôt. L'amour dans mon absence,
Confie à l'amitié votre aimable innocence.

ZELIMA, *voulant le retenir.*

Ah! Moneze!

MONEZE, *ému.*

Cessez d'inutiles combats;
Un devoir important.... Je sors avec Albas.

SCÈNE VIII.

ZELIMA, ZAMA, *suite de Zama.*

ZELIMA.

SEIGNEUR, quel est mon trouble et mon inquiétude!

ZAMA.

Calmez-vous, Zélima.

ZELIMA.

Ma triste incertitude
Croît en songeant au sort d'un père malheureux.
J'ignore en cet instant si le destin affreux
A prolongé, Seigneur, ou terminé sa vie.

ZAMA.

Puisse le juste ciel seconder mon envie!
Madame, ses bontés protégeront ses jours;
Enfin avec respect je traiterai toujours
La beauté qu'un ami secrettement adore.

ZELIMA.

O touchante pitié! mais souffrez que j'implore
Vos bontés pour mon père et la même douceur.

ZAMA.

Pour lui!.... Si de ces bords le farouche oppresseur

Laisse un instant fléchir son humeur indocile,
Si son repentir parle à ma bonté facile,
S'il voit dans son malheur son revers éclatant,
Une grande leçon; il est libre à l'instant.
Mais si toujours altier, son féroce génie
Respire pour le crime et pour la tyrannie,
Et s'il veut être encor le fléau des humains,
De chaînes, sans retour, je chargerai ses mains.
Tel est à son égard mon projet. Ah, Madame!
Il va, dans son malheur, être doux pour son âme
De posséder en vous un si rare trésor.
Une fille adorée et douce, peut encor
Apporter quelque charme à sa triste amertume.
Quand la douleur secrette, hélas! qui me consume
Me rappelle les miens au carnage livrés!
Mes enfans, par Morad autrefois massacrés!
Oui, sous son glaive même a péri ma famille;
Mais parmi ces enfans, ô tourment! une fille
De l'âge le plus tendre, ange pour la beauté,
Effraye, à chaque instant, mon esprit agité!
Ah! dans mon ame encor respire son image!
Elle seroit, Madame, à peu-près de votre âge.
Le dirai-je? elle avoit quelques-uns de vos traits;
Même votre douceur, vos séduisans attraits
Me font....

ZELIMA, *attendrie.*

Que je vous plains!

ZAMA.

Vous consolez ma perte.
A mes justes regrets, quand votre ame est ouverte,
Mon amour paternel, en des momens si doux,
Vit et se plaît, Madame, à s'épancher sur vous.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, OMAR.

OMAR.

Seigneur !

ZAMA.

Eh-bien, Omar ?

OMAR.

Malgré sa diligence,
Le despote à l'instant tombe en notre puissance.

ZAMA.

O fortune !

OMAR.

Chargé de poursuivre ses pas,
Et servi, tout-à-coup, par nos braves soldats,
Que portoit le coursier belliqueux et rapide,
J'ai joint, non loin des murs, le despote homicide.

ZAMA.

Omar, je reconnois, à ce zèle indompté,
L'ami des droits du peuple et de la liberté.
Mais le Tyran ?

OMAR.

Albas doit ici le conduire.
De cet évènement brûlant de vous instruire,
Moi-même, avant ses pas, près de vous j'ai volé.

ZELIMA.

Ah ! ménagez son cœur déja trop accablé !

ZAMA,

Jeune et charmant objet, comptez sur ma clémence.

OMAR, *appercevant Zelima.*

Quelle Beauté me charme ici par sa présence !

Est-ce un ange des cieux ? son visage, ses traits....
Est-il dans l'Univers de semblables attraits ?
Mais voici l'Empereur : son courroux, dans la chaîne,
Gronde et menace encor le soldat qui l'entraîne.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ALBAS, MORAD *enchaîné*, (*suivi d'Omrâhs aussi enchaînés.*)

MORAD.

Quoi ! ces hommes abjects, ce rebut des humains,
De fers, d'indignes fers osent charger mes mains !
Quoi ! le fils de cent Rois ! quoi ! le maître du monde,
Deviendroit le jouet de cette race immonde !

ZAMA.

Te voilà : c'est donc toi, qui fier de tes ayeux,
T'imaginois sorti d'un limon précieux ?
C'est donc toi, qui pêtri d'arrogance et de vices,
Croyois les hommes nés pour servir tes caprices ?
Toi-même, je te vois en esclave enchaîné.

MORAD.

Rends-toi digne, Zama, de m'avoir détrôné.
Mon vainqueur, aujourd'hui, mon vainqueur tu peux l'être,
Et même mon tyran ; mais, non, jamais mon maître.
Règne sur mes sujets, tu le peux, j'y consens ;
Mais daignes m'épargner tes discours flétrissans.

ZAMA.

Régner sur tes sujets ! j'aurois cette bassesse !
Ami d'un peuple libre, un autre objet me presse.
Si de sang et de morts ces champs furent couverts ;
Si, parmi les périls et cent combats divers,
Le ciel, le juste ciel a protégé mes armes ;
Enfin, si j'ai vaincu, c'est pour tarir les larmes,
Pour adoucir les maux de l'humble humanité.
Je dédaigne un haut rang, je veux l'égalité.

Loin de moi l'esclavage.

MORAD.

Ame pusillanime !

ZAMA.

Tu ne peux concevoir ce dévoûment sublime,
Monstre, qui n'as rougi les rives de l'Indus,
Que pour voir de nouveau cent peuples confondus,
En esclaves, ramper sous ton joug exécrable.

MORAD.

J'ai honte de t'entendre, insecte méprisable !
Tu dédaignes le rang et le titre de Roi !
Ciel ! et tu m'as vaincu ! quelle honte pour moi !
Je suis donc détrôné ! ce mot accroît ma rage.
Cesse de m'épargner : va, ta pitié m'outrage :
Achève, et traite-moi comme t'auroit traité
Mon trop juste courroux, si je t'avois dompté.

ZAMA.

Qu'aurois-tu fait alors ?

MORAD.

Ah ! que cette pensée
Vient doucement sourire à mon ame offensée !
Moi, ce que j'aurois fait ? Auteur de tous mes maux,
Ma rage te livrant aux plus cruels bourreaux,
T'auroit fait expier, dans de longues tortures,
Ton crime audacieux, source de mes injures.

ZAMA.

Qu'entends-je ? en est-ce assez ? Soldats. . . .

ZELIMA.

Que faites-vous ?
C'est mon Père ! ah ! daignez fléchir votre courroux ;
Seigneur, ayez pitié de sa triste fortune,
Qui rend et sa douleur et sa plainte importune.
Daignez être touché de son pénible état !

ZAMA.

Oui, vous avez raison ; oui, par cet attentat,

N'imitons pas un cœur que la fureur égare,
Qui, sans vous, plus que lui, m'alloit rendre barbare.
Despote, j'ai pitié de ton sort accablant;
Je pourrois bien te faire un reproche sanglant;
Mais je veux t'épargner: le trouble, l'impuissance,
L'état où je te vois me prescrit le silence.
Apprends donc à te vaincre; oui, cruel, en retour
De toutes tes fureurs, je t'accorde le jour;
Je te l'accorde; mais, pour délivrer le monde
De ton pouvoir, je veux qu'une prison profonde,
Loin de tous les mortels te tenant enfermé,
T'arrache à l'univers, trop long-temps opprimé.
A tes yeux à regret je ravis la lumière:
Ah! puisse ton malheur fléchir ton ame altière!
Puisse-t-il, te calmant, te rendre désormais
Moins dur, moins infléxible et plus humain.

MORAD.

Jamais.

Les cieux peuvent changer; mais ma rage implacable,
Malgré tous tes efforts, est fixe, inaltérable.

ZELIMA, *à Zama.*

Ah! daignez.....

MORAD, *à Zélima.*

Devant lui tu peux courber le front!
Tu peux, pour l'implorer, me faire un tel affront!
Conserve de ton sang et l'orgueil et l'audace,
Et ne t'abaisses pas à demander ma grace!

(*A Zama.*)

Et toi, sans hésiter, dispose enfin de moi;
Dans le fond d'un cachot fais conduire ton Roi.

ZAMA.

Mon Roi! je n'en ai point: le destin m'a fait naître
Chez des peuples errans, toujours exempts de maître.

MORAD.

Chez quels peuples?

ZAMA.

Je dois, pour ton propre intérêt,
Te taire mon pays, et t'en faire un secret.

MORAD.

Tu n'es pas Indien ?

ZAMA.

Non.

MORAD.

Quel soupçon me frappe !

ZAMA.

De peur que mon secret à ses regards m'échappe,
Omar, dans la prison allez, guidez ses pas.

MORAD, *aux Gardes.*

Marchons.

(*Il va pour sortir, et reste dans le fond.*)

ZELIMA, *sur le devant, à Zama.*

Moi, je le suis, et ne le quitte pas.
Puissé-je, par mes pleurs, adoucir sa colère !
Jamais en vain, Seigneur, je n'implorai mon père.
Au sein de son transport, un seul de mes accens
L'appaise et va porter le calme dans ses sens.

ZAMA.

Pour le vaincre, employez votre ascendant suprême ;
Volez dans la prison, j'irai bientôt moi-même :
A fléchir son orgueil, si vous réussissez,
Vos vœux seront, Madame, à l'instant exaucés.

MORAD, *s'élançant entr'eux, à Zama.*

Prétends-tu retenir et me ravir ma fille ?

ZAMA.

Non, malgré tes fureurs, ton sang et ta famille,
Despote, auront toujours mes soins et mon respect.

MORAD.

(*à sa fille*) (*aux Gardes.*)

Viens donc. . . . . Vous délivrez mes yeux de son aspect.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une Prison.

SCÈNE PREMIERE.

ZELIMA, OMAR.

OMAR.

Le destin de Morad m'afflige, m'intéresse.
Touché de son malheur, je vous fais la promesse,
Madame, d'employer mes soins en sa faveur ;
Même, pour le servir, je cours près du vainqueur
Lui peindre l'amertume où son âme est en proie :
Si je puis le fléchir, heureux, comblé de joie,
Je reviens au plutôt, avec empressement,
Du cœur de votre père appaiser le tourment :
Mais pour prix de mon zèle, en retour, je me flatte
Que votre âme à mes vœux ne sera pas ingratte.

ZELIMA.

Ingratte ! si vos soins comblent tous mes souhaits,
Loin de là, brave Omar, comptez même à jamais
Sur mon ressouvenir, sur ma reconnoissance.

OMAR.

Ah ! vous n'ignorez pas quelle est mon espérance.
Il ne tiendroit qu'à vous !...

ZELIMA.

Je voudrois aujourd'hui ...
(*A demi-voix.*)
Mais Moneze survient.... J'avois besoin de lui.

(*Haut.*)

Omar, permettez-moi d'entretenir Moneze
Seule.

OMAR.

(*A part.*)

Seule ? O grands Dieux !

ZELIMA.

Oui, sa présence appaise
Les angoisses, l'horreur de mon cœur allarmé.
Allez.

OMAR.

(*A part.*)

Je le vois trop, ce Français est aimé.
Je cours près de Zama briguer la préférence.

(*Haut.*)

Adieu, Madame, adieu.

SCÈNE II.

ZÉLIMA, MONEZE.

MONEZE, *marchant à pas lents dans le fond.*

Ce ténébreux silence,
Dans mon cœur étonné porte le morne effroi :
Mais dans ces lieux, l'amour m'entraîne malgré moi !

ZELIMA.

Est-ce dans ces cachots, et sous ces voûtes sombres,
Moneze, que mon père, errant avec les ombres,
Doit traîner de ses jours les restes languissans ?
Ah ! j'entends ses soupirs et ses mornes accens !
Mais, vous, Moneze, vous, que Zama daigne croire,
Sans blesser son courage, et sans flétrir sa gloire,
Ne pouvez-vous, cherchant le chemin de son cœur,
En faveur de mon père adoucir le vainqueur ?

MONEZE.

Lorsque la Liberté m'embrâse de sa flâme,
Je pourrois soutenir le despotisme infâme !
Moi, l'appui des tyrans ! devez-vous l'espérer ?
Sans doute, Zelima, c'est trop de me livrer
A l'amour, à l'ardeur, impatiente et vive
Qui toujours me charmant, malgré moi me captive.
La fille de Morad, maîtriser mes esprits !
C'est du sang des tyrans que mon cœur est épris !
Ce feu, que le devoir voudroit que je surmonte,
Ce feu, mon cœur s'y livre ! Ah ! j'en rougis de honte !

ZELIMA.

D'un semblable remords, vous me faites l'aveu !
Vous, honteux de m'aimer ? qui ? vous rougir d'un feu
Et d'une ardeur jadis à votre amour si chère !
Suis-je coupable, ingrat, des crimes de mon père ?
Et quoi ! par la raison vos esprits dégagés,
Adopteroient encor de pareils préjugés !

MONEZE.

Non, non. Mais la vertu, qui craint d'être ternie,
Ne doit pas s'allier avec la tyrannie;
Mais, vos charmes divins, ce front touchant et doux,
Je ne sais quel attrait intéressant en vous,
Me subjugue toujours, m'enchante, m'intéresse,
Et malgré mes efforts attire ma tendresse :
Lorsqu'à vous détester j'excite mes souhaits,
Je sens que je vous aime encor plus que jamais.

ZELIMA.

Ah ! s'il est vrai, Moneze, et si je vous suis chère,
Daignez prendre intérêt au destin de mon père :
Au nom de votre amour, au nom de vos sermens,
Moneze, du vainqueur changez les sentimens ;
Et protégez mon père au sein de la disgrace.

MONEZE.

Pour le malheur de tous, puis-je obtenir sa grace,

Et rendre ce lion qui rugit dans les fers,
Au pouvoir d'opprimer de nouveau l'univers ?

ZELIMA.

Non, ne lui rendez pas le sceptre, la couronne ;
Mais au sombre tombeau, dont l'horreur l'environne,
Où du plus haut pouvoir Zama l'a fait tomber,
Ah ! daignez, cher Moneze, au moins le dérober.

MONEZE.

Quoi ! vous voulez.

ZELIMA.

Je veux, qu'à ses maux plus sensible,
Votre cœur.... Mais il vient, Dieu ! quel regard terrible
Ses yeux lancent sur vous !

MONEZE.

Que craindre ?

SCÈNE III.

ZELIMA, MORAD, MONEZE.

MORAD, *sourdement.*

Il n'est pas mort !
Quoi ! le ciel l'a soustrait aux coups.... Quel est mon sort !
Le traître ose à mes yeux entretenir l'ingratte !
A mes propres regards mon déshonneur éclatte !
(*à Moneze*).
Quoi ! sur le sang des Rois, sans lui faire un affront,
Peux-tu, mortel abject, peux-tu lever le front ?
Peux-tu de Tamerlan ainsi flétrir la race ?

MONEZE.

Tamerlan, que ta bouche à l'instant me retrace,
Tamerlan qui soumit l'Orient à sa loi,
Ne fut qu'un assassin, un monstre comme toi.

De son ambition, pour assouvir la rage,
Il a de flots de sang abreuvé ce rivage.
Tu le sais, tu connois ses exploits odieux;
Cesse de me vanter désormais tes ayeux.
Les miens, moins éclatans, moins fameux pour l'histoire,
Dans la vertu paisible ont mis toute leur gloire.
Envers l'humanité compâtissans, humains,
Le sang des malheureux n'a pas rougi leurs mains:
Quand les tiens ravageoient la contrée où nous sommes,
Les miens faisoient la joie et le bonheur des hommes.

MORAD.

Certes, c'est à présent, malheureux Empereur,
Que tu dois de ton sort sentir toute l'horreur!
Dépouillé de ta gloire, un lâche, un vil esclave,
Impunément ici te dédaigne, te brave.
Tu te vois avili, tu te vois outragé,
Ton opprobre est au comble et tu n'es pas vengé!
Que ne m'as-tu ravi l'âme avec la puissance!

ZELIMA.

Ah! mon père, calmez ce desir de vengeance;
Je me jette à vos pieds: ce courroux trop fougueux
Dans ce moment d'horreur est plus qu'infructueux;
Que ma prière, hélas! vous ébranle, vous touche,
Fléchissez cet orgueil et cette humeur farouche!

MORAD.

Moi fléchir! Que mon cœur ne soit pas jusqu'au bout.....
Moneze, écoute-moi; oui, je consens à tout:
Je te donne ma fille et je deviens ton père.

MONEZE.

Votre fille! qui? moi?

MORAD.

Mais, en retour, j'espère

Un présent que ta main ne peut me refuser.

MONEZE.

Un présent! quel est-il ?

MORAD.

Avant de l'épouser,
Releve mon pouvoir qu'a frappé la tempête,
Et de Zama vainqueur apporte-moi la tête.

MONEZE.

Tu me croirois capable...ô juste ciel! peux-tu
Faire jusqu'à ce point insulte à ma vertu ?

MORAD.

Quand je t'offre l'honneur d'entrer dans ma famille !

MONEZE.

Ah! quel horrible honneur !

MORAD.

Tu refuses ma fille !

MONEZE.

Oui, mon cœur indigné, la refuse en effet,
Alors qu'elle est le prix d'un semblable forfait.

MORAD.

Tu la refuses !

MONEZE.

Oui.

MORAD.

Cœur vil et sans courage,
Ote-toi de mes yeux, que ta présence outrage.
Tu crains de me servir ! Un autre plus heureux,
Sans doute, au même prix, satisfera mes vœux ;
Mais sors, je le répète, et fuis de ma présence.

MONEZE.

Tu m'apprends mon devoir ; un enfant de la France
Ne doit pas respirer l'air impur des tyrans.

ZELIMA.

Que dites-vous, Moneze ? Ah ! ses maux dévorans,

La

Le coup inattendu qui l'accable, l'opprime,
Ne fléchiront-ils pas votre âme magnanime ?

MONEZE.

Laissez-moi, laissez-moi.

ZELIMA.

Mais....

MONEZE.

Adieu pour toujours :
J'ai déja trop prêté l'oreille à vos discours.

SCÈNE IV.

MORAD, ZELIMA.

ZELIMA.

Qu'avez-vous fait ? Au comble hélas ! de la disgrace,
Mon père, deviez-vous employer la menace ?
Quand il est aujourd'hui votre unique support,
Deviez-vous l'irriter ?

MORAD.

Je ne veux que la mort :
La mort ! avec ardeur ma bouche la réclame ;
Je l'attends, c'est l'espoir aujourd'hui qui m'enflamme !
La mort ! c'est vainement que l'on veut m'épargner ;
Puis-je vivre, dis-moi, sans l'espoir de régner ?

ZELIMA.

Daignez au moins, mon père, un instant vous contraindre.

MORAD.

Cesse de me presser, je n'ai plus rien à craindre :
Puisque mon trône cède aux efforts du vainqueur,
Toi seule hélas ! toi seule eus consolé mon cœur,

Eus adouci mes maux ! je perds toute espérance !

ZELIMA.

Qui? vous ?

MORAD.

Éloigne-toi ; tes regards, ta présence,
De mon cœur accablé redoublent les tourmens.

ZELIMA.

Ah ! mon père !

MORAD.

Ton père ! en ces cruels momens,
Tu ne sais pas . . . Mais non, seul à mes maux en butte,
Laisse-moi tout entier à l'horreur de ma chûte.
Sors, dis-je.

SCÈNE V.

MORAD, *seul.*

Malheureux ! quoi ! je suis détrôné !
De l'univers entier je suis abandonné !
Ces escadrons fougueux, cette armée innombrable,
Et de mes courtisans la foule intarissable,
Rien à ce triste sort, rien ne m'a dérobé !
Malheureux ! tout m'a fui ; je suis . . . je suis tombé !
O tourmens ! ô transports d'une rage inutile,
Il ne me reste plus qu'un cachot pour azyle !
Et cet objet encor de mon secret amour,
Qu'un rival odieux me dérobe en ce jour !
Moneze, esclave vil, hélas ! sans lui peut-être
Mon ardeur fortunée eût obtenu..... Le traître !
Ah ! Dieu ! que devenir ?

SCÈNE VI.

MORAD, LE DERVIS.

LE DERVIS.

Morad, que faites-vous ?
Au fond de votre cœur renfermez ce courroux.
Le vainqueur va venir, cachez, je vous conjure....

MORAD.

Moi, de mon cœur navré, dissimuler l'injure !

LE DERVIS.

Il le faut.

MORAD.

Quoi ! vouloir!

LE DERVIS.

C'est, je vous averti,
En ce moment fatal, votre unique parti.
Souvent la feinte adroite est une heureuse amorce,
Qui, se gagnant les cœurs, obtient plus que la force.
Ah ! ne négligez pas cet avis, croyez-moi :
Le superbe vainqueur, nourri dans notre loi,
Suit la religion de notre Saint Prophète.
Ne puis-je en ce moment, comme son interprète,
En Ministre du ciel, introduit près de lui,
Sous ce titre sacré, devenir votre appui ?
D'ailleurs, ce qui doit plaire à votre âme charmée,
Je compte sur Omar, un des chefs de l'armée.
Autrefois dans Delhy je l'ai connu long-temps,
Comme un des plus zélés de nos Mahométans.
Je suis libre ; je vais, usant du privilège
Que me donne mon rang, l'attirer dans le piège.
Je vais au préjugé de nouveau l'asservir,
Et même l'engager peut-être à vous servir.

MORAD.

Vous pourriez?....

LE DERVIS.

Zama vient.

MORAD.

Il suffit, je vous laisse :
Je m'en rapporte à vous.

LE DERVIS.

Comptez sur mon adresse.

SCÈNE VII.

LE DERVIS, ZAMA.

ZAMA.

Dervis, pourquoi Morad fuit-il loin de mes yeux ?

LE DERVIS.

Humilié, Zama, de l'état odieux,
Des fers où l'ont plongé les mains de la fortune,
Il craint de vous offrir sa présence importune.

ZAMA.

Ses fers seront brisés, si son cœur moins altier,
Fléchit et s'abandonne aux vœux d'un peuple entier ;
Si, renonçant au droit d'opprimer son semblable,
Il lui prête au contraire une main secourable;
S'il abdique le trône.

LE DERVIS.

Epargnez-lui l'affront....

ZAMA.

Dervis, qu'il s'y décide, et ses fers tomberont.
Qu'il soit le bienfaiteur, non le tyran du monde ;
Des destins des mortels, il faut que je réponde
Au ciel, qui me remit ces traits victorieux,
Pour briser des tyrans les fronts audacieux.

LE DERVIS.

Qu'entends-je ? Toi, du ciel tu serois l'interprête !
Et que suis-je donc, moi ? Tremble, la foudre est prête
A punir ton blasphême et ton impiété.
Tremble, profane, tremble, ou rends l'autorité,
De la part du Très-haut, ma bouche te l'ordonne,
Au mortel qu'il a fait naître pour la couronne.

ZAMA.

Naître pour la couronne ! Assez, les Souverains
Ont, par un vain fantôme, abusé les humains.
Le ciel auroit vendu l'univers à leur race !
Non, l'erreur les créa, la raison les terrasse.
Quant à ton insolence, elle me fait pitié :
La justice est mon Dieu ; le tien, l'inimitié.
Voyons lequel des deux obtiendra la victoire !
Tartare, j'ai voulu venger notre mémoire
De l'affront que lui fit autrefois Tarmelan.

SCÈNE VIII.

LE DERVIS, ZAMA, MORAD.

MORAD, *dans le fond, à part, sans être vû.*

Il est Tartare, lui ?

ZAMA.

Mû par ce noble élan,
Vainqueur des préjugés, dans un pays barbare,
J'ai, chef des fiers Usbecks...

MORAD, *s'élançant sur l'avant-scène.*

C'est toi, lâche Tartare ?
C'est toi, dont la fureur errante en ces climats,
Guidant ta horde impure au sein de mes états,
Y porta si long-tems la flâme et le ravage ?

ZAMA.

Oui, je voulois ravir ces bords à l'esclavage.

Homme libre et Tartare, offensé du renom
Que nous donna Timur, je vengeai notre nom.

MORAD.

C'est donc toi?

ZAMA.

C'est moi-même.

MORAD.

O grand Dieu! quelle joie!
A quel heureux transport mon ame est-elle en proie!

ZAMA.

Comment donc?

MORAD.

Du malheur dont j'étois accablé,
Mon cœur en cet instant, mon cœur est consolé.

ZAMA.

Explique-toi, c'est trop me tenir en balance.

MORAD.

Ta fille, elle vit.

ZAMA.

Ciel!

MORAD.

Elle est en ma puissance.

ZAMA.

O Dieu! que me dis-tu?

MORAD.

Zèlés à me servir,
Mes soldats empressés ont sçu te la ravir.
Tu te souviens du jour où j'obtins l'avantage;
Oui, tombée en mes mains, je la tiens en ôtage.

ZAMA

Que me dis-tu? Ma fille! elle est en ton pouvoir!
Mes yeux au moins, mes yeux ne pourront-ils la voir?

MORAD.

Après tes attentats, tu peux espérer, traître !...
Mais, oui, tu la verras bientôt sans la connaître :
Tu la verras....je veux te l'offrir en ce jour,
Au milieu des objets qui composoient ma Cour,
Des femmes du Sérail ; oui, tu seras près d'elle,
Sans goûter les douceurs de l'amour paternelle.
Incertain dans ton choix, ton cœur la cherchera ;
Et prêt à l'embrasser, elle t'échappera.

ZAMA.

Après quinze ans d'ennui, ma tendresse allarmée
Ne peut....

MORAD.

Cours à présent rejoindre ton armée,
Et sur un char pompeux montrant ton front vainqueur,
Traîne en tous lieux ta peine et le poids de ton cœur!

ZAMA.

Dans ce fatal instant, quelle horreur m'environne ?
Rends-moi ma fille, hélas !

MORAD.

Toi, rends-moi la couronne.

LE DERVIS, *à part.*

Courons trouver Omar.

SCÈNE IX.

MORAD, ZAMA.

ZAMA.

Tu voudrois qu'à ce prix....

MORAD.

Oui, rends toute leur gloire à mes lauriers flétris.

ZAMA.

Hélas ! qu'exige-tu ? Si j'avois l'espérance ,
Morad , qu'en relevant ton trône , ta puissance ,
Ton cœur moins infléxible et devenu plus doux......

SCÈNE X.

MORAD, ZAMA, MONEZE.

MONEZE, *arrivant tout-à-coup.*

L'AI-JE bien entendu ? Zama , que faites-vous ?
Par ce lâche tyran vous vous laissez surprendre !
Il reclame le trône , et vous pouvez lui rendre !
A ses vœux inquiets vous oseriez céder !
Je me tenois ici , prêt à vous seconder ,
Prêt à fortifier l'ardeur de votre zèle.
Soutenez , croyez-moi , votre âme qui chancelle.
Quoi ! tant de sang versé seroit infructueux !
Et du peuple Indien vous trahiriez les vœux !
Vous pourriez consentir !.... Non , votre âme attendrie.

ZAMA.

Mais ma fille , faut-il ?....

MONEZE.

Songez à la patrie ;
Elle seule , Zama , reclame votre amour ;
Elle seule vous veut tout entier en ce jour.

ZAMA

Faire ce sacrifice !

MONEZE.

Il devient nécessaire :
En France il ne seroit qu'un effort ordinaire.

ZAMA.

Quel peuple êtes-vous donc ?

MONEZE.

Libres, Républicains,
Les Français ont déjà surpassé les Romains.

MORAD.

Veux-tu ta fille ?

ZAMA.

Hélas !

MORAD.

Détestable Tartare,
Crains, redoute le sort que ma main lui prépare.

ZAMA.

Tu pourrois... Ah ! cruel !

MONEZE.

Horreur qui me confond,
Faites plonger ce monstre en un cachot profond :
Pour l'empêcher de nuire, abjurez, l'indulgence.

MORAD.

Va, je saurai toujours assurer ma vengeance.

ZAMA.

Que faire, ô Dieux !

MORAD.

Décide, ou tes vœux superflus...
Bientôt regretteront...

ZAMA.

Je ne me connois plus.

MONEZE.

La liberté vous parle.

ZAMA.

O trop malheureux père !

MONEZE.

Reprenez la grandeur de votre caractère.

ZAMA.

De la nature, hélas! l'accent impérieux
Tonne au fond de mon cœur!

MONEZE.

Fuyez, fuyez ces lieux.

ZAMA.

Le désordre, l'effroi, maîtrisent ma pensée;
Et par ce coup fatal mon ame est terrassée.
Ma fille!

MONEZE.

Suivez-moi!

(Il entraîne Zama.)

SCÈNE XI.

MORAD, *seul.*

Sa fille! ô doux espoir!
Si cet évènement me rendoit mon pouvoir!
Bientôt, pour consoler ma profonde amertume...
Mais en stériles vœux ma douleur se consume!
Le Dervis auroit-il?...

SCÈNE XII.

MORAD, LE DERVIS.

LE DERVIS.

Cessez de vous troubler:
Omar est sur mes pas, je viens de lui parler.

SCÈNE XIII.

MORAD, LE DERVIS, OMAR.

OMAR, *dans le fond.*

Après tous mes périls, mes travaux, mes services,
Je serois le jouet, Zama, de tes caprices!
C'est peu de préférer un Chrétien en ce jour;
Tu m'oses refuser l'objet de mon amour!
Je ne puis endurer cette dernière offense;
Plein d'indignation, courons à la vengeance.

S'approchant de Morad.

Je reviens près de vous; comptez dans ce moment,
Et sur mon bras, Seigneur, et sur mon dévoûment.
Mais j'attends en retour l'objet de ma tendresse:
J'attends que Zelima . . .

MORAD.

Quoi! votre amour s'adresse!...

OMAR.

Entraîné par un charme et séduisant et doux,
Oui, je l'aime.

MORAD.

Grand Dieu!

LE DERVIS, *à part.*

Morad, contraignez-vous.

OMAR.

Mais sur moi le Français obtient la préférence!

LE DERVIS.

Votre ame peut encor s'ouvrir à l'espérance.

OMAR.

Est-il vrai ?

LE DERVIS.

Oui ; rendez à Morad le pouvoir ;
Alors, Omar, alors guidé par le devoir,
Il comblera vos vœux.

OMAR.

Je deviendrois son gendre!

LE DERVIS.

Oui ; mais de son pouvoir, avant...

OMAR.

Je lui puis rendre.

MORAD.

Juste ciel !

LE DERVIS.

Vous comptez ?....

OMAR.

Sur un succès certain :
Les jardins du palais, dont le mur est prochain,
De la troupe fidèle à mes ordres docile,
Offrent à ce projet un favorable asyle :
Sous diverses raisons, en ces lieux attirés,
Que Moneze, Zama soudain soient entourés.

LE DERVIS.

Je comprends....

OMAR.

Une fois dans ce piège funeste,
Aidé de quelques chefs, moi, je réponds du reste.
Mais je compte....

MORAD.

Il suffit.

OMAR.

Tout donc est résolu ;
Bientôt je vous rendrai le pouvoir absolu.

MORAD.

Enfin, au doux espoir mon ame peut renaître.
Inde, courbe ton front, tu vas revoir ton maître!
Dans la poudre, mortels, rentrez dans cet instant;
Votre Roi s'offre encor sur un trône éclant!
Je vais donc recouvrer l'autorité suprême!
Je vais donc châtier l'oubli, l'audace extrême
De ce peuple insolent, fait pour être enchaîné!
Je vais donc asservir l'univers consterné!

LE DERVIS.

Oui; que le châtiment, que la rigueur, la crainte
Venge avec le pouvoir, la religion sainte.
C'est la cause du Ciel, nous en sommes l'appui.
Frappons l'impiété triomphante aujourd'hui.
Et vous, courez, Omar, armer votre phalange;
Devant vous marchera le redoutable Archange,
Qui, chez les réprouvés, promène le trépas.

OMAR.

Ah! cette cause encor précipite mes pas!

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente un Jardin à l'Indienne ; plusieurs plantes du climat et d'autres décorations à l'Oriental le composent. On apperçoit une aile du Palais de l'Empereur. Le jour baisse par dégrés dans cet Acte : il fait nuit à la fin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZELIMA, LE DERVIS.

LE DERVIS.

Vous n'en pouvez douter, oui, votre auguste père
En faveur de Moneze a fléchi sa colère.
Pour être citoyen, il renonce, à la fois,
A l'Empire de l'Inde, à son trône, à ses droits ;
Il préfère, abdiquant ses orgueilleuses marques,
Le titre d'homme libre à l'éclat des Monarques.
C'en est fait, Zelima, plein de ce sentiment,
Son cœur, moins infléxible, adopte votre Amant.
Dans ces rians jardins sous ces dais de verdure,
Où l'art le plus heureux ajoute à la nature,
Oui, l'hymen vous attend ; oui, ma main à jamais
Doit unir, doit serrer vos deux cœurs satisfaits.
Faites donc avertir votre Amant de s'y rendre.

ZELIMA.

Oui, j'y vole : ô bonheur !

LE DERVIS.

Après, allez attendre,

Dans le palais, non loin de ces jardins heureux,
Les volontés d'un père attentif à vos vœux.

ZELIMA.

Mon père il est sensible enfin à ma tendresse!

LE DERVIS.

Oui, mais ne tardez pas: oui, courez, le temps presse.

SCÈNE II.

LE DERVIS, *seul.*

Exécrable Moneze, en ce fatal instant,
Ma main vient de creuser l'abîme qui t'attend.
C'en est fait; l'Empereur te tient en sa puissance,
Et je vois s'avancer l'heure de la vengeance.
Omar avec les siens doit entourer ces lieux:
Moneze, ce Français, ce mortel odieux,
Va s'y voir entraîner, trompé par ce qu'il aime;
Dans le piège en un mot, j'attends Zama lui-même.
Sur la destruction de ces deux fiers mortels,
Mes mains rétabliront le trône et les autels:
Nous reprendrons, fondant nos droits sur l'ignorance,
Moi, mes trésors nombreux; l'Empereur, sa puissance.
Mais j'apperçois Morad; le vainqueur a permis
Qu'il soit, pour lui parler, dans cet azyle admis.

SCÈNE III.

MORAD, OMAR, LE DERVIS.

OMAR, *à Morad.*

Zama qui de vos vœux prétend encor s'instruire,
M'a chargé, dans ces lieux, Seigneur, de vous conduire:
Il vous croit son captif; feignez: ce n'est pas tout,
Poursuivons, croyez-moi, mon projet jusqu'au bout:

Hâtons-en le succès ; il est hardi, n'importe.
Soudain, de l'Orient je vais saisir la porte.
Soudain, à la faveur de l'ombre et du secret....
Il est près de la ville une épaisse forêt :
Eh-bien ! dirigeons-y notre marche soudaine ;
Le vainqueur dans nos fers, là nous pourrons sans peine,
Ranimant vos Mogols, ou vaincus ou surpris,
De leurs drapeaux épars rassembler les débris :
Alors, aidé d'un nombre ardent à vous défendre,
Que ne pouvons-nous pas avec gloire entreprendre ?

MORAD.

Omar, que je vous dois ! Comptez que mon pouvoir,
Dans tous les temps pour vous . . .

OMAR.

Vous savez mon espoir . . .

MORAD, *à part.*

Son espoir !

OMAR.

Pourriez-vous ? . . .

MORAD.

Votre doute m'outrage.
Croyez...

OMAR.

Je vole donc achever mon ouvrage.

SCÈNE IV.

MORAD, LE DERVIS.

MORAD.

SUIS-JE assez avili, d'être aujourd'hui forcé
D'applaudir aux transports d'un Tartare insensé !

De

De flater son espoir et son amour infâme.

LE DERVIS.

Renfermez, jusqu'au bout, ce chagrin dans votre âme.
Pour nos projets encor il faut dissimuler.
Mais Zama doit venir, laissez-moi lui parler.
J'attends Moneze aussi, bientôt cette retraite...

MORAD.

Moneze ? Ma fureur sera donc satisfaite !

LE DERVIS.

Mais j'apperçois Zama.

SCÈNE V.

LE DERVIS, ZAMA.

ZAMA.

Dervis, que me veux-tu ?
Le front encor paré d'une fausse vertu,
Viens-tu faire mentir la céleste puissance,
En lui prêtant ton ame et ton intolérance ?

LE DERVIS.

Non ; par toi d'un saint zèle animé désormais,
Je t'apporte, Zama, des paroles de paix.
Chasse de tes discours l'insulte et le reproche ;
Aime enfin et bénis le jour qui nous rapproche.
De la part de Morad, je viens pour te parler :
Il est de grands secrets qu'il veut te révéler.
Mes discours ont déja fléchi son cœur farouche ;
Et même ta vertu le séduit et le touche.
Selon ton ordre, Omar l'a conduit près d'ici ;
Par lui seul en ces lieux tu peux être éclairci.
Cessant de l'arracher aux vœux de sa famille,
Plus calme, en cet asyle, il te rendra ta fille.

ZAMA.

Ma fille !

LE DERVIS.

Sans témoin, il veut t'entretenir.

ZAMA.

Sans témoin?.... J'y consens, tu peux l'en prévenir.

(*A la suite*).

Sortez.

SCÈNE VI.

ZAMA, ALBAS.

ALBAS, *arrive rapidement.*

Que faites-vous? quel excès d'imprudence?
Loin de les renvoyer, souhaitez leur présence.
Faut-il de ces soldats éloigner les secours,
Quand le plus grand péril menace ici vos jours?

ZAMA.

Comment?

ALBAS.

L'on vous trahit!

ZAMA.

L'on me?... puis-je le croire?

ALBAS.

Rien de plus vrai.

ZAMA.

Qui donc?

ALBAS.

Omar.

ZAMA.

Omar? la gloire

Et l'honneur sur son cœur n'auroient plus de crédit !
D'où sais-tu, cher Albas ?....

ALBAS.

Un des siens m'a tout dit.
Zama, vous m'en voyez encor saisi de crainte ;
On doit dans cet instant entourer cette enceinte.
Ignorant le malheur prêt à vous arriver,
Vos fidèles soldats ne pourront vous sauver.
Ces lieux, loin du canton où leur troupe réside,
Séduisant vos regards, à ce complot perfide,
A l'infidèle Omar, vous livre sans secours ;
Le temps presse, Zama, prenez soin de vos jours ;
Ah ! sauvez d'un héros la tête menacée !
Fuyez.

ZAMA.

Moi, fuir ! quelle lâche pensée !
Moi, fuir ! Ainsi des cœurs flétris par les forfaits,
Réduiroient mon courage à s'avilir ! Jamais.

ALBAS.

Pourtant...

ZAMA.

Quitte un conseil honteux, pusillanime.
Tu sauras l'ascendant des vertus sur le crime ;
Tu sauras si Zama devant eux doit plier
Et si leur troupe abjecte a droit de m'effrayer ;
Tandis que dans ces lieux, je vais braver l'orage,
Cependant cours des miens avertir le courage,
De cette trahison cours leur donner avis ;
Et sache éviter l'œil de Morad, du Dervis.

ALBAS.

Comptez sur moi.

ZAMA.

L'on vient ; sois sans inquiétude.
Hâte tes pas.

(*Albas sort d'un côté, Morad entre de l'autre.*)

SCÈNE VII

ZAMA, MORAD,

ZAMA.

Eh bien ! lorsqu'à la servitude
Ma main a dérobé ton front, tes bras flétris,
Dis-moi, Morad, dis-moi, quel en sera le prix ?

MORAD.

L'ignores-tu, Zama ? daigne un moment attendre.
Ta fille va venir et je vais te la rendre.

ZAMA.

(*A part.*)
Ma fille ? le perfide !

MORAD.

As-tu pensé !..

ZAMA.

Qui ? moi ?
Je vois combien ton cœur est fidèle à sa foi.

MORAD.

J'ai donné ma parole, elle inviolable.

ZAMA

Je sais de quoi ton âme en effet est capable.

MORAD.

Quel discours ? Le soupçon, lorsque je te la rends,
Pourroit-il ?

ZAMA.

Le soupçon n'appartient qu'aux tyrans.

Que craindre ? je vais voir une fille que j'aime :
Qu'en penses-tu ?

MORAD, *à part.*

Sait-il ?

ZAMA.

Tu te troubles toi-même.

MORAD.

Qui ? moi ?

ZAMA.

Toi.

MORAD.

Mais....

ZAMA.

En vain tu veux dissimuler :
Va, ton cœur, malgré toi, vient de se déceler.
Tu ne me surprends pas, et ton noir artifice...
Mais tu cherches, déjà, tu cherches ton complice ;
Et ton cœur en secret se plaint de sa lenteur.

MORAD.

Mon complice ?

ZAMA.

Oui, tyran.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OMAR, *suite d'Omar entourant le théâtre.*

ZAMA.

Viens, lâche déserteur
D'un parti généreux que ta conduite outrage,
Viens consommer, sur moi, tes projets, et ta rage ;
Ainsi, pendant dix ans, chef de nos légions,
Tu n'as de tes exploits couvert ces régions,

Tu n'as dérobé l'Inde au joug affreux d'un maître,
Que pour baiser les pieds d'un despote, d'un prêtre!
Juste ciel! l'homme libre, en esclave abattu,
Oublie en un instant.... O patrie! ô vertu!
Mais, achève, en un mot, comble ta perfidie,
Et sur ton Général porte ta main hardie.

OMAR.

Qu'entends-je? il est instruit!

MORAD.

Omar, que faites-vous?
Et qui peut de votre ame enchaîner le courroux?

OMAR, *fait quelques pas, et s'arrête.*

Avançons.... Le respect commande à mon audace;
Je ne sais où j'en suis, son aspect me terrasse;
Ses regards, où j'ai lu si long-tems mon devoir,
Accablent mon génie encor de leur pouvoir.
Que faire?

MORAD.

L'arrêter; il faut vous y résoudre.

OMAR.

Jusqu'au fond de mon cœur ses yeux portent la foudre!

ZAMA.

Hé-bien! qu'attends-tu donc?

MORAD, *à Omar.*

Vous vous laissez braver!

ZAMA.

Tu formes un projet, et n'oses l'achever!
J'ai pitié de ton trouble, homme pusillanime:
Bientôt ton lâche cœur gémira de son crime;
Mais il sera trop tard....

OMAR.

Je suis anéanti!

ZAMA.

Voilà pourtant, Morad, l'espoir de ton parti,

Un lâche qui trahit son devoir, sa promesse :
Vois quel est ton soutien et connois ta foiblesse !

(*à Omar.*)

Et toi, de ce tyran tu veux être l'appui !
Ose choisir encor entre ton Chef et lui.

MORAD, *à Zama.*

Et toi, pour réparer le sang de ta famille,
Dans un nombreux essaim ose choisir ta fille !

(*Il fait signe à un des siens de faire sortir du Palais les femmes qui déja ont paru au premier Acte : parmi elles est Zelima.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ZELIMA, *les Compagnes de Zelima, les Omrahs, suite de Morad et d'Omar.*

ZAMA.

QUEL discours ? prétends-tu... ?

MORAD, *lui montrant les femmes avancées sur la Scène.*

Vois ce cortège heureux,
Vois ces femmes : c'est-là qu'est l'objet de tes vœux.

ZAMA.

Quoi ! ma fille !

MORAD.

Elle est là : je t'en laisse le maître,
Si tes yeux à l'instant peuvent la reconnaître.

ZAMA.

Dieux ! peux-tu m'affliger par ce trompeur espoir?
Ma fille est sous mes yeux, et je ne puis la voir !
Inquiet, incertain, je suis à côté d'elle,
Et ne puis la serrer sur ce cœur qui l'appelle !

Ces Beautés à la fois partagent mon amour,
Vers chacune mon cœur s'élance tour-à-tour :
Quelle est celle, grands Dieux ! qu'il faut que je préfère ?
Où retrouver ma fille ? ô trop malheureux père !

MORAD.

L'instinct, le cri du sang ne peut-il t'éclaircir ?

ZAMA.

Ciel !

MORAD.

Je te rends ta fille, et tu n'oses choisir !

ZAMA.

Tu me la rends !.... Ainsi ta main, despote impie,
Par dégrés me déchire et m'arrache la vie !
Mais c'est trop épargner de lâches scélérats :
Je vais, pour vous punir, rejoindre mes soldats.

MORAD.

Tu le peux : oui, sois fier toujours de l'avantage ;
Mais songe qu'en mes mains je tiens plus d'un ôtage.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MONEZE *enchaîné*, UN OMRAH, *suite de l'Omrah.*

L'OMRAH.

MORAD, à tes regards nous offrons enchaîné
Ce Français, par l'amour dans le piège entraîné.
Sur l'avis qu'il avoit reçu de son Amante,
Il venoit dans ces lieux, plein d'une douce attente :
Si-tôt qu'à nos desirs ses bras se sont offerts,
Au lieu des nœuds d'hymen, ils n'ont eu que des fers.

MORAD.

O Ciel ! pour cette fois ta main donc me protège !

ZELIMA.

Le Dervis me trompoit, je vois trop tard le piège !

MORAD.

Que dis-tu, fille ingratte et rébelle à ma loi ?
Ce n'est pas le Dervis qui te trompoit, c'est toi !
Ton cœur, en vain, ton cœur qui se le dissimule,
Fut-il, me connoissant, jamais assez crédule,
Pour croire que j'aurois caressé ton amour,
Que je t'aurois donné cet esclave en ce jour ?
La mort sera le prix de son amour coupable.

ZELIMA.

La mort !... O faux espoir ! ô revers qui m'accable !

MORAD, *à Moneze.*

Enfin, tu reconnois, indigne scélérat,
Le succès de tes soins.

MONEZE.

Je reconnois Morad.

OMAR, *à demi-voix, à Morad.*

Profitons du moment où Zama sans puissance....

MORAD.

C'en est assez, Omar, j'en crois votre prudence.
Volons vers le théâtre où m'attend le succès,
Et dans notre retraite entraînons ce Français :
Mais laissons le vainqueur dans cette solitude,
En proie à ses douleurs, à son incertitude ;
Dans le fond de son cœur ne trouvant qu'un désert,
Et regrettant en vain les chers objets qu'il perd.

ZAMA.

Crains un père, un ami que ta furie outrage ;
Songe que tu n'es pas à l'abri de l'orage ;

Que le gouffre, à l'instant, se creuse sous tes pas!

MONEZE.

Zama, laissez ce monstre; il ne mérite pas
D'émouvoir, d'exciter votre noble colère.
S'il avoit d'un guerrier le noble caractère,
A cet indigne piège auroit-il eu recours?
Auroit-il employé de si lâches détours
Pour relever sa chûte et réparer sa perte?
Non, il nous auroit fait la guerre à force ouverte.
Capable d'enfanter de généreux projets,
Il eût peut-être un jour regagné ses sujets;
Mais digne du mépris d'un peuple qui le brave,
Sur le trône il n'avoit que le cœur d'un esclave.

MORAD.

(*A sa suite.*)

Qu'entends-je?..... Eloignez-vous.

(*La suite de Morad se retire dans le fond.*)

MORAD, *à Zama, à demi-voix.*

Zama, reconnois-tu
Ce bras, ce même bras qui t'a déja vaincu?

ZAMA.

Ce bras qui m'a vaincu! Despote, que j'abhorre,
Quand, secondé du nombre....

MORAD.

Il peut te vaincre encore!
Seul, ici...

ZAMA.

Téméraire!

MORAD.

Oui, je veux mériter
Ce trône d'où ta main m'alloit précipiter.

Je remets aujourd'hui mes droits au cimeterre ;
Viens, il faut, d'un seul coup, décider de la guerre.

ZAMA.

Tu veux, contre un soldat nourri dans les travaux ? . . .

MORAD.

Viens, dis-je, je l'élève au rang de mes rivaux.
Je rougis de la ruse où m'entraîna la rage ;
Je l'abjure, et je veux devoir tout au courage.
Oui, Moneze, ta fille, et le trône, et l'Etat,
Seront au même instant le prix de ce combat.
Tout est encor à toi ; viens, suis-moi, si tu l'oses !

ZAMA.

Si ton cœur est sans fard dans ce que tu proposes,
J'y consens ; oui, marchons.

MORAD.

Il faut, avant la nuit,
Que nous ayons . . .

UN OMRAH.

Seigneur.

MORAD.

Eh-bien ?

UN OMRAH.

J'entends du bruit,
Comme un nombre attroupé de soldats, qui s'avance.

ZAMA.

Le ciel vient donc enfin protéger l'innocence !

MORAD.

A tes soudains transports, à tes yeux satisfaits,
Traître, je le vois trop, c'est toi qui me trompais ;
Quand on nommoit ma ruse, impie et sacrilège,
Plus fourbe, c'étoit toi qui me dressois un piège.

Mais je vais me venger de ton manque de foi :
Je tiens encor Monèze ; il répondra pour toi.

(A sa suite , montrant Moneze.)

Qu'on l'immole.

ZELIMA.

O grands Dieux ! je me meurs !

(Elle tombe évanouie.)

MONEZE.

Elle expire !

OMAR.

O malheur !

MORAD.

Mais quel bruit , et que vient-on me dire ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DERVIS, *(toute la suite de Morad se replie sur le Théâtre.)*

LE DERVIS.

FUYEZ , Morad , fuyez.

MORAD.

Que dites-vous , Dervis

LE DERVIS.

Ma bouche avec regret vous donne un triste avis.

MORAD.

Achevez.

LE DERVIS.

De Zama , la redoutable armée ,
Déja de notre fuite , est , dit-on, informée.

Elle avance à grands pas, sachant son général
En péril.

ZAMA.

Oui, tyran, oui, du piège fatal,
Où vos lâches détours guidoient ma foi trahie,
Ma troupe, à votre insçu, d'abord fut avertie.
On m'instruisit à temps.

LE DERVIS, UN OMRAH.

Malheurs inattendus !

ZAMA.

Frémissez, en effet, vous êtes tous perdus.

OMAR.

Comment parer ce coup ?

LE DERVIS.

Que devenir ? que faire ?

OMAR.

Ah ! de ma trahison c'est l'unique salaire !

MORAD.

Amis, que dites-vous ! quelle indigne terreur !
Moi seul je veux braver, lui, les siens, leur fureur.
Je n'aurai pas acquis une gloire imparfaite.
Je vous confie, Omar, le soin de la retraite.
Avec elle et Zama, laissez moi dans ces lieux ;
Je m'en charge. Entraînez ce Français odieux.

MONEZE, *qu'on entraîne, tendant les bras vers Zelima.*

Objet infortuné d'horreur et de tendresse,
O Ciel ! dans quel état faut-il que je te laisse !

(Omar sort avec le Dervis, les Omrahs, la suite de Zama, une partie des compagnes de Zelima.)

SCÈNE XII.

MORAD, ZAMA, ZELIMA *évanouie, quelques soldats, quelques femmes empressées à la secourir.*

MORAD.

Tu sais, Zama, tu sais ce que je t'ai promis.

ZAMA.

Puis-je compter encor ?...

MORAD.

Cet espoir t'est permis.
Je veux bien m'adoucir en faveur de tes larmes,
Je veux bien prendre part à tes justes allarmes :
Regarde cet objet qui frappe ici tes yeux,
Qui t'intéresse.

ZAMA.

Eh-bien ?

MORAD.

C'est ta fille ?

ZAMA.

Grands Dieux !
Dans quel horrible état s'offre-t-elle à ma vue ?

MORAD.

Traître, avant que j'en puisse avoir franchi l'issue,
Si les tiens vers ces lieux s'avancent, font un pas,

(*Tirant un poignard.*)

Ce poignard à l'instant lui donne le trépas.

ZAMA.

Barbare !

MORAD.

Tu m'entends ; ose après me poursuivre.

(*A sa fille qui revient.*)

Toi, suis-moi.

ZELIMA, *reconnoissant Morad.*

C'est mon père ? ai-je bien pu survivre....

Mais où m'entraîne-t-on ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALBAS, (*les troupes de Zama dans le fond.*)

ALBAS.

J'AI hâté les secours ;

Vos fidèles soldats sont sur mes pas.

ZAMA.

Dieux !... cours

Empêcher un instant que leur troupe n'arrive.

ALBAS.

Mais cependant....

ZAMA.

Arrête ! Ah ! mon âme craintive !..

(*Il court à ses soldats qui se disposent à avancer.*)

Gardez-vous d'approcher.

MORAD, *à Zélima, dans une autre partie du théâtre.*

Hâte, hâte tes pas.

Veux-tu servir de proie à ces vils scélérats ,

Me rendre le jouet d'un traître que j'abhorre ?

ZAMA, *s'élançant vers Zélima ; on le répousse.*

Ma fille ! à mon amour on la dérobe encore !

ZELIMA.

Sa fille ! Que dit-il ?

MORAD.

Sa plainte est un vain bruit.
Viens, profitons, pour fuir, de l'ombre de la nuit.

(*A Zama.*)

Toi, conserve en ton cœur une rage inutile,
Et l'horrible tourment d'ignorer mon azyle :
Sur chacun de tes pas semant le morne effroi,
Je te laisse en partant plus à plaindre que moi.

SCÈNE XIV.

ZAMA, ALBAS, (*troupe de Zama.*)

ZAMA.

On l'entraine ! ô tourment !

ALBAS.

Votre ordre nous arrête,
Vous enchaînez nos pas, quand la vengeance est prête!

ZAMA.

Ah ! juge, juge, ami, de l'horreur de mon sort.

ALBAS.

Auriez-vous du...

ZAMA.

C'est elle, oui, c'est elle qui sort,
C'est elle qu'on m'enlève.

ALBAS.

ALBAS.

Et qui, Seigneur?

ZAMA.

Ma fille,
Ce reste infortuné de toute ma famille.
Moneze, Zelima, vous êtes dans les fers :
Ma fille, en un instant je te trouve et te perds.
Je te perds! . . . quel moment hélas! pour ma tendresse!
Mais que fais-je? Est-ce moi?...quelle indigne foiblesse!
Ai-je pu préférer, sans respect pour mon rang,
Au salut de l'état, l'intérêt de mon sang?
Soldats, si j'ai frémi, pardonnez cet outrage;
Mais je me reconnois, je reprends mon courage.
Je ne trahirai pas et le peuple et vos vœux.
Non, hâtons nos efforts et nos coups belliqueux.
Le temps vole : au travers de ces routes funèbres,
Courons.... où les trouver au milieu des ténèbres?
Et comment dérober?.... Mais vous, braves soldats,
Ne perdez pas de temps, précipitez vos pas.
Cherchez de tous côtés ces traitres, ces rébelles;
Allez, que rien n'échappe à vos regards fidèles.
Et toi, l'appui du juste, et l'effroi du pervers,
Dieu, notre protecteur, Dieu, qui brisas nos fers!
Déjà la tyrannie, altière, ivre de joie,
Ose lever le front; que ta main la foudroye!
Soutiens jusques au bout nos bras victorieux,
Et sur l'humble vertu daigne arrêter les yeux :
Daigne faire, aux accens du monde qui t'implore,
Voler la liberté du couchant à l'aurore!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente une forêt épaisse : il fait nuit, le jour reparoît peu-à-peu, si bien que les ombres sont tout-à-fait dissipées à la fin de cet Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORAD, OMAR.

OMAR.

Je ne puis vous cacher un triste évènement. ....
Un esclave échappé, Morad, dans ce moment,
Trompant l'œil éveillé de la garde inquiète,
Vient, loin de cet abri, de hâter sa retraite.
Craignons qu'il ne révèle au vainqueur orgueilleux,
Avant que nous ayons rassemblé dans ces lieux
Votre armée en désordre, et son débris utile,
Et nos nobles projets, et votre sombre asyle.

MORAD.

O Ciel ! quoi ! jusqu'au bout la fortune me brave !
Vous a-t-on dit, au moins, quel étoit cet esclave ?

OMAR.

Non, Morad, et....

MORAD.

Son nom est ignoré de vous !
Allons, il en est temps, accélérons nos coups.
Je veux, satisfaisant au courroux qui me presse,
Immoler un amant aux yeux de sa maîtresse ;

Je veux semer ici le trépas et l'effroi.
Faites venir, Omar, ces amans devant moi ;
Et redoublez encor d'ardeur, de vigilance.

SCÈNE II.

MORAD, *seul.*

Je vais donc assouvir à l'instant ma vengeance,
Et faire à ce Français, par des tourmens nouveaux,
Expier les forfaits, et ma honte et mes maux.
Ah ! mon amour, sur-tout, doit le punir encore
D'avoir charmé le cœur de l'objet que j'adore.
Pour ce farouche Omar, qui me sert en ce jour,
Je saurai de ses feux le punir à son tour.
Mais, l'on vient.

SCÈNE III.

MORAD, ZELIMA.

ZELIMA.

J'obéis à votre ordre suprême,

MORAD.

Moneze ?

ZELIMA.

Il est parti.

MORAD.

Qui l'a sauvé ?

ZELIMA.

Moi-même.

En l'arrachant, sans-doute, à votre affreux pouvoir,
J'ai satisfait mon cœur et le plus saint devoir.

Par-là j'ai réparé l'odieux artifice,
Dont malgré moi, je fus instrument et complice.

MORAD.

Tu l'as pu dérober à ma juste fureur !
Comment ? parle, voyons.

ZELIMA.

Par une heureuse erreur:
Pour arracher au joug son ame fière et brave,
J'ai corrompu sa garde, et sous l'habit d'esclave...

MORAD.

J'en sais assez, perfide...Ah ! quel malheur me suit!
De mes soins les plus doux je perds donc tout le fruit....
Je le perds, et par toi; ta main que rien n'arrête,
Devoit à mes vainqueurs aussi livrer ma tête.

ZELIMA.

Loin de moi cette horreur ! Mes utiles secours....
Je suis restée ici pour conserver vos jours,
Pour détourner de vous l'infaillible ruine.

MORAD.

Tu prétends me sauver, et ta main m'assassine !
De tous mes ennemis la complice en ce jour,
Tu ne suis que l'instinct d'un criminel amour.
Que dis-je ? après cela tu respires, infâme!
Ah ! plus tu t'es acquis de pouvoir sur mon âme,
Plus ce cœur malheureux que tu viens d'outrager,
Saura te détester, te perdre et se venger.
Je ne connois plus rien au sein de ma colère.

(*Tirant son poignard.*)

Je prétends que tu sois en cet instant....

ZELIMA, *de l'air le plus touchant.*

Mon père !

MORAD.

En vain tu veux surprendre et fléchir mon courroux,
Toi-même, ma victime, oui, tombe sous mes coups.

(*Il court le poignard levé sur Zelima; elle se jette à ses genoux, les embrasse, et lui dit en lui montrant son sein:*)

ZELIMA.

Enfonçant dans mon cœur ce poignard homicide,
N'écoutez pas le sang, que la fureur vous guide.
Sans frein dans les excès d'un transport forcené,
Arrachez-moi le jour que vous m'avez donné.

MORAD, *sa main reste suspendue.*

Quoi donc! à son aspect, mon ame est interdite!
Et quand il faut punir, ta main, ta main hésite!
O mortel foible et vil! mais ses tendres appas,
Son âge, sa candeur, tout arrête mon bras!

ZELIMA.

Craignez à votre amour que je ne sois ravie;
Oui, mes jours conservés assurent votre vie;
Oui, Moneze, à ma voix, sera votre soutien.

MORAD.

Moi, je devrois la vie à ce lâche chrétien!
Tu veux....A me trahir sa tendresse assidue
M'accable et ma vengeance est encor suspendue!

SCÈNE IV.

MORAD, ZELIMA, LE DERVIS.

(*Soldats, Omrahs*)

LE DERVIS.

Je n'en saurois douter, l'on sait notre secret.
Une force innombrable entoure la forêt;
Déjà l'on nous menace et déjà le fer brille.
Moneze est à leur tête, il nomme votre fille.

MORAD.

(*A Zelima*).

Moneze ! tu l'entends ?

LE DERVIS.

Omar, ô sort fatal !
Fut en se présentant blessé par son rival ;
Ce triste évènement a semé les allarmes,
Le trouble, le désordre au milieu de vos armes.

MORAD.

(*A sa suite, montrant Zelima*).

Dieu ! ...venez, qu'on l'arrache à l'instant de mes bras!
Que la main des muets la dévoue au trépas !

ZELIMA.

Mon père ! au nom du sang, de cet auguste titre,
Suspendez cet arrêt, je veux.....je suis arbitre
Entre Moneze et vous : seule, en ce jour d'horreur,
Je puis servir encor de digue à leur fureur.

MORAD.

Ton pere !.....Un pareil monstre être de ma famille !
Qui ? moi, ton père ! moi ! non, tu n'es pas ma fille.
Indigne de ce nom, tu n'as pas démenti
Le sang obscur et vil dont le tien est sorti.

ZELIMA.

Vous n'êtes pas....Que suis-je ? affreuse inquiétude !

MORAD.

Ma première vengeance est ton incertitude.
Puisque tu m'as trahi, puisque ton lâche cœur
A ravi cet esclave à ma juste fureur,
Et qu'à son châtiment ta main soustrait le crime,
Tu recevras le prix.....

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONEZE *arrive rapidement.*

MONEZE.

Je te rends ta victime.

ZELIMA.

Grands Dieux !

MONEZE.

Tu me revois, ses torts sont expiés ;
Achève ton forfait, que je meure à ses pieds.

MORAD.

Quoi ! c'est lui ! sa fierté, son excès de courage,
Etonne ma raison, en impose à ma rage !
L'aspect de sa vertu m'enchaîne malgré moi,
O Morad ! un chrétien seroit plus grand que toi !

MONEZE.

Je devois au vainqueur indiquer ta retraite ;
Ton repaire est connu, mon ame est satisfaite.
Frappe.

LE DERVIS, *prenant* Morad *à l'écart.*

Il n'est qu'un moyen de nous préserver tous.

MORAD.

Quoi ?

LE DERVIS.

Voici Zelima, devenez son époux :
A cet évènement Zama ne peut s'attendre ;
Il vous respectera quand vous serez son gendre.

MORAD.

(*à Moneze.*)

Il suffit : malheureux, crois-tu m'en imposer ?
Mais, moi-même, à tes yeux, c'est trop me déguiser.

Dans tout son jour enfin, connois mon caractère;
Malgré tous tes forfaits, je retiens ma colère;
Je devrois te punir dans ce moment fatal,
Comme chef de révolte, et comme mon rival.

MONEZE.

Ton rival!

ZELIMA.

Son rival!

MORAD.

Oui, ce secret t'étonne?
Oui, connois les transports où mon cœur s'abandonne,
Après tu jugeras si j'ai dû te haïr;
Cette beauté qui t'aime, et qui sut t'éblouir,
Que chacun croit ma fille, est l'objet de ma flamme;
Vois, si j'ai pu souffrir qu'elle devînt ta femme,
Si j'ai pu te céder cet objet de mes vœux!
Je pourrois me venger à l'instant; mais je veux,
Charmé de tes vertus, imiter ton exemple.
Le Dervis est présent, ces lieux seront mon temple.
Il faut que Zelima, pour conserver tes jours,
Par l'hyménée ici couronne mes amours.
Sache pour l'y résoudre employer la prière.
Je romps ta chaîne alors, j'affranchis l'Inde entière.
Je renonce à mon rang, au trône, à mes états,
Content d'une retraite où me suivront ses pas.
Prononce, Zelima, tu le vois, le temps presse.

ZELIMA.

Mais...

MORAD.

Il faut à jamais étouffer ta tendresse
Et me donner ta main.

ZELIMA.

Quoi?

MORAD.

Décide ton sort.

ZELIMA.

Ah !

MORAD.

Voici le Dervis ; ou l'hymen, ou la mort.

ZELIMA.

Céderai-je, Monèze, à cette tyrannie ?

MONEZE.

Choisissez de la mort ou de l'ignominie.

ZELIMA.

Il y va de vos jours.

MONEZE.

Ne songez pas à moi ;
Hélas ! votre péril seul me glace d'effroi !

MORAD, *à Zelima.*

Que choisis-tu ?

ZELIMA.

La mort.

MORAD.

Et tu l'as méritée.
Bientôt sous ce poignard, mourante, ensanglantée,
Bientôt, le flanc ouvert et les membres épars,
Tes attraits devenus hideux même aux regards ;
Ma propre main te traîne et te livre à ton père.

ZELIMA.

Mon père ! quel est il ?

MORAD.

C'est encore un mystère,
Que tu ne peux savoir qu'à l'instant du trépas.

ZELIMA.

Frappe, et dis-moi son nom.

MONEZE, *arrêtant Morad.*

Tu n'acheveras pas.

M O N E Z E.

Il fait signe aux Gardes, qui s'emparent de Moneze.

Z E L I M A.

Nomme, nomme mon père, et je me sacrifie.

M O R A D, *levant le poignard.*

Meurs donc : c'est Zama.

Z E L I M A.

Dieux !

Z A M A.

S'élançant, saisit le poignard à l'instant que Morad veut frapper, et dit à Zama :

Il te sauve la vie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ZAMA, *suite nombreuse de Zama.*

Z E L I M A, *se jettant dans les bras de son père.*

Mon père ! à votre nom j'attendois le trépas ;
Mais votre main l'écarte, et je suis dans vos bras.

M O R A D, *à Zama.*

C'est toi, mortel abject ? toi, que mon cœur abhorre !
La ſortune te suit, tu triomphes encore !
Ma plus grande amertume est dans ton sort affreux,
De ne te rendre point cet objet de tes vœux,
Sanglant, percé de coups, traîné sur la poussière.

Z A M A.

Barbare !.... Et toi, ma fille ! en ce moment, ton père,
Après tant de tourmens, de craintes, de dangers,
Et ta perte, appellant sur des bords étrangers,
Ses desirs inquiets, sa plaintive tendresse ;
A la fin dans tes bras et te tient et te presse ;

Rien, crois-moi, désormais ne peut nous séparer.

ZELIMA.

Mon père !... Vous, Monèze.... Ah ! je puis respirer !

MORAD.

Zama, délivre-moi de l'horreur de ma chûte,
Et des tourmens cruels où mon âme est en butte,
En voyant les transports de vos cœurs satisfaits.

ZAMA.

Oui, tu vas recevoir le prix de tes forfaits :
L'humanité par toi, chaque jour outragée,
Reclame ton supplice et doit être vengée.
Monstre, je flétrirois mon triomphe éclatant,
Si j'osois sur ton sort hésiter un instant.

LE DERVIS.

Laisserez-vous, ô fille ! à son cœur toujours chère,
Sacrifier celui qui vous servit de père ?

ZELIMA, *á Zama.*

Vous l'entendez.

ZAMA

Tu veux ?....

ZELIMA.

Mon père, appaisez-vous,
Ou du moins à l'exil bornez votre courroux.

ZAMA.

Pardonner au bourreau de ma famille entière !
Au tyran des humains !

ZELIMA.

Il fut long-temps mon père....

ZAMA.

Lui, ton père ? Il le fut pour te déshonorer.

MORAD.

Eh bien donc, hâte-toi, Zama, de me livrer

Au trépas désormais, mon unique espérance,
Et par ce dernier coup assure ta puissance :
Que m'importe le jour, quand je perds les appas ?

ZAMA.

Morad, tu veux la mort, tu ne l'obtiendras pas ;
Au tourment de la vie, oui, ma main t'abandonne ;
Loin d'un peuple opprimé, tyran, vis sans couronne,
Vis exilé de l'Inde, et d'un objet aimé
Qui va combler les vœux de Moneze charmé.

MORAD.

O Dieux !

ZAMA.

Que son hymen soit ton plus grand supplice.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBAS,

ALBAS.

On vient de rencontrer à l'instant son complice,
Le trop crédule Omar, ce chef infortuné,
Par le Dervis, dit-on, dans le piège entraîné ;
Ses remords l'accabloient bien plus que sa blessure.
On l'amène à vos yeux.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, OMAR *amené par des soldats.*

ZAMA, *à Omar.*

Ta funeste aventure
A ton cœur égaré doit servir de leçon.

OMAR.

Poursuis, poursuis, Zama, tu peux avec raison,

Ainsi que mes remords, me reprocher mon crime :
Ton courroux contre moi, sans doute est légitime;
Mais si je t'ai trahi, le ciel t'a bien vengé !
Toi, tyran, toi, Dervis, vous qui m'avez plongé,
Englouti sans retour dans le gouffre funeste,
Vaincus, soyez punis, c'est l'espoir qui me reste,
Qui me plaît, me console en ce pénible instant.

MORAD.

Quoi! tu peux m'adresser ce reproche insultant ?
La trahison, déjà, fermentoit dans ton âme
Quand elle osa brûler d'une insolente flâme.
Depuis, ton lâche cœur ne s'est point démenti ;
Et tu trahis les tieus sans servir mon parti ;
Mais j'aurois tôt ou tard puni ton insolence.

OMAR.

Parle, quelle auroit donc été ma récompense ?

MORAD.

Traître, de tes pareils ignores-tu le sort ?
Va, le prix de tes soins auroient été la mort.

(*A Zama.*)

Et toi, fais-moi savoir tes volontés dernières.

ZAMA.

Soldats, qu'ils soient par vous, conduits loin des frontières,
Et que ces bords heureux, sans meurtre, soit purgés
D'esclaves, de tyrans, d'orgueil, de préjugés (1).

---

(1) Je dois déclarer ici que je n'entends pas déporter en masse, comme la commission dont le citoyen Boulai étoit l'organe le vouloit. Cette opinion, anti-sociale, et inspirée par les ennemis de la vraie liberté, étoit contre-révolutionnaire, comme on l'a senti depuis. Je ne parle que d'une déportation qui frapperoit sur des coupables, et que, pour perfectionner notre législation, on substitueroit à la peine de mort.

MORAD.

Faut-il perdre en un jour mon trône , ma puissance ,
Et vivre dans l'exil , sans espoir de vengeance ?

ZAMA.

Soldats , obéissez.

On emmène Morad , le Dervis , Omar , les Omrahs , et toute la suite de Morad.

SCÈNE X , (*et dernière.*)

ZAMA , ZELIMA , MONEZE , *Indiens* , *soldats* .

ZAMA.

Nous réparons, amis ,
Par d'équitables loix , les maux qu'ils ont commis.
(*A Moneze*).
Et toi , dont la vertu m'a servi de modèle ,
Viens , que j'offre à ma fille un époux digne d'elle :
Viens recevoir le prix de tes longues amours.

MONEZE.

Ah ! mon cœur enchanté l'accepte pour toujours ,
Puisqu'elle est votre fille , et qu'elle n'est pas née
D'un sang vil , d'une race indigne et couronnée.

ZELIMA.

O coup inattendu ! qui d'un jour orageux ,
Fait le jour le plus beau , le plus doux à nos vœux.

ZAMA.

Pour l'illustrer ce jour , pour en combler l'ouvrage ,
Et de l'Inde écarter à jamais l'esclavage ,
J'abdique le pouvoir que j'ai reçu de tous.
O douce égalité , viens régner parmi nous !
Verse sur l'humble toît tes faveurs toujours chères ,
Et d'un peuple vainqueur fais un peuple de frères !

FIN.